

JULES CLÉDAT



POÉSIES

Chansons & Légendes

PATOISES

PRÉCÉDÉES D'UNE

NOTICE BIOGRAPHIQUE



MONTIGNAC

Imprimerie de la Vézère. — Rue de la Liberté

1908





JULES CLÉDAT





849 (CLE)

Jules CLÉDAT

---

POÉSIES  
CHANSONS & LÉGENDES

PATOISES

PRÉCÉDÉES D'UNE

*NOTICE BIOGRAPHIQUE*



Exclu du Prêt  
PZ 5057

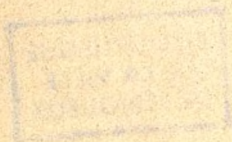
MONTIGNAC  
IMPRIMERIE DE LA VÉZÈRE  
RUE DE LA LIBERTÉ  
1908

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

E.P  
PZ5057  
C1356852

Exhibit 17-1

95





# Jules CLÉDAT

*Félibre Périgourdin*



En visitant une exposition universelle, où se trouvent accumulées des choses de tous les temps et de tous les lieux, on éprouve, d'abord, un sentiment de surprise, à la vue de produits, dont l'origine, l'usage et la destination sont si différents qu'ils semblent « se battre » entre eux. L'esprit, guidé par des yeux étonnés, est dérouté et perdu. Puis, cette variété, cette complexité de production cessent d'être étourdissantes et contradictoires pour le visiteur, et celui-ci comprend, peu à peu, l'ordre, l'harmonie et la beauté de ce qu'ont créé l'intelligence et la volonté humaines, en travail.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur le xix<sup>e</sup> siècle, — universel lui aussi — on éprouve la même impression d'étonnement : En même temps que le chiffre et la matière triomphent avec les Laplace, les Arago, les Pasteur et les Berthelot, les œuvres de Lamartine, de Musset et de Hugo sont parmi les plus belles des fleurs qui se puissent cueillir dans le jardin des poètes, Chateaubriand, Balzac et Zola enrichissent — génialement — le trésor glorieux de la littérature française, Rude, Carpeaux, Rodin, Delacroix, Meissonnier, Puvis de Chavannes, Gounod, Massenet et Saint-Saëns sont des magiciens d'art, magnifiquement inspirés.

Cependant, si, à première vue, on ne peut comprendre que tant de poètes et d'artistes aient pu exprimer leurs rêves d'or, à côté des cheminées d'usines et dans le bourdonnement des métiers, si, tout de suite, on ne peut établir de lien entre tout ce que contient cette cuve bouillonnante, on ne tarde pas, après avoir réfléchi un peu, à s'expliquer que cette richesse intellectuelle du xix<sup>e</sup> siècle, si prodigieuse et si complexe, ne constitue



pas, elle non plus, une contradiction, mais un résumé, une « totalisation » de l'esprit humain. Elle est le résultat naturel et logique de la longue épopée laborieuse de l'humanité à travers les siècles : Le descendant actuel de l'habitant des préhistoriques cavernes se passionne également pour la télégraphie sans fil et pour un papyrus égyptien, pour l'aviation aérienne et pour la chanson de Roland.

Et c'est ainsi que dans ce xix<sup>e</sup> siècle, — la plus variée des représentations cinématographiques ! — les linguistes ont pu voir, d'une part, s'exercer les plus vastes efforts pour la création d'une langue universelle, (Langue Bleue de Léon Bollack, Volapük de l'Abbé Scheyler, Esperanto du docteur Zamenhof) et d'autre part, se produire le plus beau mouvement de renaissance de la langue d'oc et de ses dialectes divers.

Cette restauration nous a valu Jasmin, qui a embaumé, de sa fantaisie de gascon et de son émotion de poète, la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle. Elle nous a valu Roumanille, qui écrivit en provençal ses premiers poèmes, pour que celle qui les lui avait inspirés, sa paysanne de mère, pût les comprendre ; elle nous a valu Mistral, le père de Miréio, que Lamartine confondit, avec Jasmin, dans la même admiration ; elle nous a valu Aubanel, Anselme Mathieu, Jean Brunet, Tavan et Paul Giera, fondateurs du félibrige provençal ; elle nous a valu Roumieux et Fourès, dans le Midi, Joseph Roux, dans le Limousin, Clédât, Chastanet, dans le Périgord.

Les partisans d'une centralisation à outrance et d'une civilisation uniforme, qui n'aiment pas les vieux monuments, qui ne doivent pas aimer les vieilles forêts, ces monuments de la nature, ont attaqué et attaquent encore nos vieux parlers locaux et les bons parleurs de ces parlers. D'après eux, nos patois sont autant de mauvaises herbes, qui empêchent la bonne plante, la langue française, de croître — et que la Révolution essaya, d'ailleurs, d'extirper de notre pays. —

Ces enragés uniformistes exagèrent. Nos félibres ne sont point, parce que félibres, des hommes de recul. Les a-t-on entendus demander la suppression de l'enseignement obligatoire, du service militaire et du chemin de



fer, pour la raison que peu à peu ces derniers l'ont disparaitre la vie provinciale ?

Non, ils ne méritent point d'être condamnés à une mort violente. A côté des roses orgueilleuses, dans un coin de parterre, ils cultivent l'églantine, à la fleur si délicate, si fine et si odorante, par un matin de mai. N'est-ce point, au surplus, les tiges vigoureuses d'églantier, qui donnent aux rosiers leur sève généreuse ? Il faut, au contraire, leur souhaiter longue vie, à nos félibres. Ce sont des artistes qui, trouvant admirablement sonore et imagée la vieille langue sortie de la bouche du peuple et non point du cerveau des savants, ont pris cet instrument merveilleux, que le *xvii<sup>e</sup>* et le *xviii<sup>e</sup>* siècle avaient laissé rouiller, et qui, nouveaux troubadours, ont tiré de cet instrument des notes remplies d'originalité et de charme.

Langue patoise, qui n'es ni froide ni guindée, comme cette personne de haute naissance qu'est la langue française, qui es « bonne enfant », comme le peuple lui-même, qui es remplie de vocables particuliers et d'expressions originales et intraduisibles, non, tu ne mourras pas, car tu es la voix idéale pour chanter la terre et les fils de la terre, et tout ce qui se rattache à elle et tout ce qui se rattache à eux. Et vous, félibres, vous vivrez autant qu'elle, vous serez immortels, comme est immortelle aussi l'œuvre de poésie et de beauté que vous avez créée, et vous vivrez dans l'auréole de lumière que vous avez faite, en rallumant nos vieux « calels » éteints !

Le félibre périgourdin Jean-Jules Clédat naquit, le 10 mars 1822, à Montignac, dans une maison de la place d'Armes.

Il fréquenta l'école du régent Chillaud, puis le collège de la ville, où il eut pour maître d'étude Lachambeaudie.

L'écolier montrant d'excellentes dispositions, son père, quoique humble marchand d'épicerie et de poterie, l'envoya au petit séminaire de Brive.

Rhétoricien en herbe, Clédat était déjà un *nourrisson de la Muse*. Trouvant que l'internat était un dur exil, (il ne prévoyait pas que banni, pendant une grande partie de sa vie, il en subirait de plus durs) il chantait la douceur et la beauté du pays natal et disait, touchamment,



ses regrets de grandir, loin de lui. Ou bien, sa jeunesse, rêvant à la brune aux yeux bleus de Musset, et à la blonde aux yeux noirs de quelque autre aède, il exprimait ses rêves roses, en des mots aussi frais, aussi enthousiastes que ses dix-sept ans.

En 1840, il termina ses études.

Et alors, pendant quatre ans, habitant tantôt Montignac et tantôt Périgueux, Clédat écrivit des articles de journaux, fit des poèmes et des chansons. En 1844, il publia "*Vitrou-Vitrou*" que les anciens montignacois n'ont certainement pas oublié. Cette même année, Jamin étant venu à Montignac, Clédat se joignit à Lachambeaudie, pour offrir au poète triomphateur des gerbes et des bouquets de vers, éclatants comme des coquelicots, et odorants comme des violettes.

La lumière de Paris attire tout ce qui vole, insecte, poète, oiseau. Dès 1844, Clédat partit, donc, pour la capitale. Pourquoi, ô jeune papillon, vêtu d'un manteau d'azur, quitter les blanches marguerites de Biars, auxquelles tu donnais de si doux baisers, pourquoi, ô jeune abeille, vêtue d'une robe d'or, abandonner les muguets de l'Arzème, qui te donnaient leur suc si pénétrant, pour voltiger, pour butiner, sur la flore, déflorée de Paris?... Mais Clédat, comme la plupart d'entre nous, allait, les yeux fermés, vers sa destinée.....

Il est des oiseaux qui chantent en cage. Dans la cage parisienne, Clédat continua de chanter. Les lecteurs de ce recueil liront une poésie, écrite, à Paris, en 1844, et intitulée "*Moun Païs*". Si, parmi ces lecteurs, il s'en trouve quelqu'un qui, natif des bords de la Vézère, soit à cinq cents kilomètres du pays natal, au moment de cette lecture, je suis assuré qu'il ne lira pas ces vers, sans être profondément ému, ou même sans qu'une larme vienne perler à sa paupière.....

Par l'intermédiaire de Lachambeaudie, avec lequel il garda toujours les relations les plus affectueuses, Clédat devenait l'ami de Victor Baudin, de Delescluze, de Ledru-Rollin, de Blanqui et écrivait dans différents journaux d'opinions avancées, notamment dans la *Révolution démocratique et sociale*, qui menait le bon combat pour l'établissement de la République.



De 1844 à 1849, Clédât, membre du comité Blanqui, et ayant pris part aux événements de février et de juin, fit paraître de nombreuses poésies, écrites en français ou en patois, que faisaient jaillir de son cœur encore plus que de son cerveau, son amour pour la liberté et son désir des réformes sociales. *Moun fusil*, *Lou labou-rayre*, *Lou sufrage universel*, sont de cette époque.

Si Paris l'attirait quand il était à Montignac, Montignac... prenant sa revanche, attirait aussi Clédât, quand il était à Paris ; et chaque fois que l'état de sa bourse le lui permettait, Clédât venait en Périgord.

En 1849, on le trouve à Montignac, collaborant à *La Ruche* dirigée par Marc Dufrasse, et imprimée, à Ribérac, par Auguste Roussel, et également au *Républicain*, édité par Desolmes, à Périgueux. C'est pendant ce séjour à Montignac que Clédât, Martin Delbonnel et Laborie poussèrent ensemble le cri, qui débordait de leur poitrine, le fameux cri : « Vive la République Démocratique et Sociale ! » Certaines oreilles se crurent violées, et les trois affreux malfaiteurs comparurent, le 30 octobre 1849, devant la Cour d'assises de la Dordogne, qui les acquitta.

Moins heureux, Clédât fut condamné, par défaut, le 5 décembre 1849, par la même Cour d'assises, à un an de prison et à mille francs d'amende, pour avoir critiqué Louis-Napoléon Bonaparte et les institutions du pays.

Revenu à Paris, après la première décision judiciaire, Clédât, fut arrêté, après la seconde, et incarcéré, d'abord, comme détenu politique, au Dépôt de la Préfecture de Police. Amené de brigade en brigade, il fut, ensuite, transféré à la prison de Périgueux. Par sa pensée et sa gaieté, toujours en flamme, il dissipa les ténèbres de son cachot, déridant par un bon mot, ou par une chanson le géolier lui-même.

Le corps était, chez lui, moins résistant que l'esprit. Il quitta, malade, la prison et vint à Montignac, où il aurait réparé ses forces, s'il avait pu y rester quelques mois. Mais, prévenu qu'il allait être arrêté, à nouveau, à cause d'une protestation violente publiée dans le *Républicain*, contre la loi Baroche, qui diminuait le suffrage universel, Clédât repartit, tout de suite.

Conduit à Brive, au milieu de la nuit, dans une char-

rette de sacs de blé, par le marchand de grains Mazillou, Clédât, put, grâce à un déguisement original, s'enfuir et séjourner à Melun, puis à Paris.

La capitale étant devenue, elle-même, trop petite pour le cacher en toute sûreté, Clédât prit une nouvelle fois ses jambes à son cou, et le cœur rempli d'une affreuse douleur, par une nuit sombre, il s'arrachait à la France et se réfugiait à Bruxelles.

Le refuge était mauvais. Le gouvernement belge, très humble serviteur, en la circonstance, du gouvernement français mettait Clédât en demeure de ne plus demeurer en Belgique. Il ne restait plus à Clédât, qu'à se rendre sur la terre classique de la liberté, où se réfugiaient les libertaires de tous les pays, afin d'y goûter la saveur de l'indépendance, soit qu'elle ne croisse jamais chez eux, soit qu'elle y soit atteinte par un coup de tempête passager.

Le 11 février 1851, Clédât débarqua en Angleterre. Pendant tout le temps qu'il resta à Londres, il fut membre du comité des Proscrits, et s'occupa ardemment, avec ses collègues dudit comité, de la propagande des idées démocratiques, dans toute l'Europe. Bien entendu, il n'eut garde d'oublier Montignac. C'est ainsi qu'en août 1851, de ce pays de brouillards, qui, durant plusieurs années, fut le foyer étincelant de la pensée libre, Clédât avait envoyé des imprimés et des brochures, qui furent jugés subversifs, à plusieurs montignacois, et, en particulier, à Martial Chillaud, secrétaire de la mairie.

Traduit devant la Cour d'assises de la Dordogne, Clédât fut condamné par défaut, le 17 janvier 1852, à quatre ans de prison et à cinq mille francs d'amende.

Clédât resta en Angleterre jusqu'en 1854. L'humidité et la *froidure* du climat ayant altéré sa santé, il fut dans l'obligation de *juif-erranter* encore. Au mois de juillet 1854, il était, à Jersey, cordialement accueilli par les exilés de l'Empire. La chaleur lui devenant de plus en plus indispensable, il se mit bientôt en route pour l'Espagne, qui le garda jusqu'en 1858.

En Espagne, Clédât occupait ses journées à gagner sa vie et consacrait ses veilles à la poésie et à la politique.



En relations constantes avec le comité des proscrits de Londres et avec Charles Ribeyrolles, il semait, autour de lui, dans un terrain stérile et rocailleux, la précieuse semence républicaine.

Le père et la mère de Clédal, privés de leur fils, depuis de longues années, et ayant été, l'un et l'autre, gravement malades, voulaient le voir, avant de mourir; et, dans leurs lettres, ils lui demandaient, fréquemment, de faire des démarches, pour pouvoir rentrer en France.

La fierté de Clédal résista longtemps à leurs supplications. Cependant, *vaincu par son amour filial*, il demanda « une trêve de trois mois » (1).

Cette trêve lui fut refusée.

Plus tard, Clédal ayant fait entendre à M. Magne les cris mélodieusement plaintifs de l'*Auzelou*, M. Magne obtint sa grâce. Avec les hirondelles, l'*Auzelou* revint à Montignac.

Clédal ne restait pas longtemps dans les bras de ses père et mère. Il partait, bientôt, pour l'Algérie, dont les médecins lui recommandaient le climat. Si, en Algérie, il ne trouva pas un grand soulagement à son mal, il y rencontra le bonheur de son foyer. Le 16 septembre 1858, il épousait celle qui devait être sa compagne tendre, fidèle et dévouée.

(1) Nous publions la lettre de Clédal, adressée, à ce sujet, à M. Cabarrus, magistrat. Le lecteur pourra apprécier la dignité et la noblesse d'esprit, dont était rempli Clédal.

Figueras, 27 mai 1857.

Monsieur Cabarrus,

C'est encore moi qui viens mettre votre bon vouloir à contribution. Je voudrais aller en France.

Mon père, plus que septuagénaire, est affligé d'une maladie névralgique, laquelle ne lui permet point de venir à Figueras. C'est pourquoi, en apprenant cette triste nouvelle, j'avais résolu de vous écrire, pour vous prier de m'accorder, ou de me faire obtenir un permis de trois mois.

Hélas! vous le dirai-je! Plusieurs fois j'ai pris la plume, et toujours un je ne sais quoi l'a empêchée de courir!

Enfin, prenant mon courage à deux mains, je vais droit à vous, qui n'êtes point l'*ennemi*, tant s'en faut, et vous adresse la question suivante :

« Pensez-vous que le gouvernement que vous représentez soit

A rester dans la même place, Clédal devait avoir des fournis dans les jambes. En effet, il quitta vite l'Algérie et alla s'installer à Paris.

Que Paris est beau pour celui qui a vingt ans ! Mais Clédalen avait près de quarante. Montignac était redevenu l'aimant puissant. Clédal ne put résister à la douce attirance. En 1860, il arrivait à Montignac, *comme dans un rêve*, et, *dans un songe féérique*, il y vivait jusqu'en 1872.

Ce furent les douze belles années de sa vie ! Il s'occupait, un tout petit peu, de son commerce d'épicerie et beaucoup de son commerce avec dame Poésie. C'est dans cette période de tranquillité qu'il écrivit : *Le Bouillon, Nos municipaux, La Vezero, Lou méis de May*, etc. etc...

En ce temps là, on pouvait voir, tous les matins, à Montignac, sortir, de chez lui, un homme grand, large d'épaules, avec un gros cou, une grosse figure expressive, une grosse tête frisée et remuante. L'homme avait toujours à la bouche une chanson, et à la main une gaule. C'était Clédal, qui allait à la pêche... Dans cette vallée de la Vézère, jolie comme une femme coquette, coquette comme une femme jolie, il allait, soit en amont, soit en aval de Montignac, trempant le fil de sa ligne dans l'eau claire, retrempeant son inspiration dans le spectacle, tou-

assez magnanime pour accorder à un vaincu une trêve de trois mois ? » Rien de plus, rien de moins.

Si vous me répondez affirmativement, je promets, sur mon honneur de républicain, de respecter les lois qui régissent actuellement mon pays, de ne point chercher à tuer Louis Bonaparte, et de ne point m'occuper de politique pendant la durée de la trêve accordée.

Vous voudrez bien, du reste, m'envoyer la formule à signer, et je vous crois assez bon pour omettre, dans ce contrat, tout ce qui serait de nature à humilier mon caractère d'homme libre.

Je vous demande ce service au nom de deux vieillards, qui touchent à la tombe, et voudraient m'embrasser avant de mourir. J'ose aussi invoquer en ma faveur le nom de monsieur votre père, que vous aimez, et qui est un des *bons*, m'avez vous dit.

Je m'adresse de préférence à vous, parce que vous êtes un magistrat d'origine républicaine et de plus un homme d'impartialité peu commune.

Je désire que vous ne soyez jamais, comme je l'ai été, victime des révolutions. Mais si des événements, qu'on ne peut prévoir, et qui sont peut-être plus prochains qu'on ne pense, m'offraient l'occasion de vous être utile, vous trouveriez, en moi, un cœur reconnaissant.



jours nouveau pour ceux qui savent *voir*, des admirables paysages de notre Périgord. Et après avoir taquiné, à la fois la Muse et le goujon, il revenait, plus riche qu'un banquier et plus heureux qu'un roi!

Quand la République fut proclamée, se donnant ainsi l'illusion de se rapprocher encore plus d'elle, — d'elle, la tant aimée et la si longtemps « espérée », — Clédat courut à Paris, où il demeura enfermé, pendant toute la durée du siège.

En 1872, les dures nécessités de l'existence obligeaient Clédat à quitter Montignac. Cruelle séparation! Le pain quotidien pour les siens et pour lui, il ne pouvait le trouver qu'à Paris. Il partit... Il avait l'habitude des départs douloureux... Mais cette fois, c'était le départ, sans espoir de retour, c'était l'exil de la petite patrie, pour toujours... Il partit, portant au cœur une blessure qui ne devait guérir jamais.

Prote, ainsi que Roumieux, le félibre provençal, puis gérant du journal *Le Ralliement*, Clédat collabora aux journaux : *Ni Dieu ni Maître* de Blanqui, le *Mot d'ordre* de Duportal, le *Rappel*.

Mais, pour Clédat, vivre loin de Montignac, loin du pays natal, n'était pas vivre. Sa santé s'altérait chaque jour. Il mourut, le 8 février 1887, *manquant*, comme son confrère Cyrano, même sa mort. Cyrano aurait voulu mourir, sous un ciel rose, en disant un bon mot. Clédat aurait dû mourir, en contemplant, avant de fermer les yeux pour la dernière fois, cette terre, cette eau, ce ciel périgourdin qu'il avait tant chéris.

Outre ce qui est publié dans ce petit livre — et, ici, il n'a été publié que ce qui peut se rattacher à l'œuvre du félibre — Clédat a écrit, soit en français, soit en patois, des pages innombrables et en tous les genres.

L'auteur de la *Comtesse de Montignac* a été un poète, s'il est bien vrai que, pour être poète, une once de cœur vaille mieux qu'un kilo de cerveau. Eh oui! cela est vrai. Le premier critérium, en poésie, est le même que celui qui s'applique à toutes les productions artistiques. Un poème, une œuvre d'art, c'est, avant tout, la sensibilité, l'émotion qu'y ont mises le poète, l'artiste, que retrouvent le lecteur, le spectateur, et qui troublent ces derniers,

selon les facultés d'impression de chacun. Clédat, petit cousin de Musset, eut un cœur de poète, et il fut, par cela même, un poète.

Les personnes, qui l'ont connu, m'ont dit qu'il avait un caractère grognon, acariâtre, brutal. Ces manières d'être ne sauraient rien changer à ce que je viens d'écrire. Clédat, ayant beaucoup souffert, était devenu original, maniaqué et violent. Mais de même que certains arbres, attaqués par le temps, tout en ayant l'écorce abîmée et vilaine, ont gardé l'intérieur sain et bon, de même Clédat, pitoyable victime du sort cruel, avait conservé, malgré une écorce rude et déchiquetée, le *tumos*, le cœur, généreux. Son cœur, qui était un vrai diamant, était — tels tous les diamants — entouré d'une enveloppe opaque et grise. Mais quand l'enveloppe était arrachée, comme le diamant, comme le cœur brillaient !

La meilleure preuve du *sentiment* de Clédat ne se trouve pas dans l'œuvre du poète, elle se trouve, dans les actes de l'homme politique qui galopa, toute sa vie, après un idéal de justice et de bonté, alors que les hommes égoïstes emploient plutôt leurs jambes à courir après l'argent et les honneurs !

Clédat eut le don de création. Il lui manqua, pour réaliser extérieurement tout ce qui était en lui, l'effort et le travail, d'abord, la réussite, l'*étoile*, ensuite.

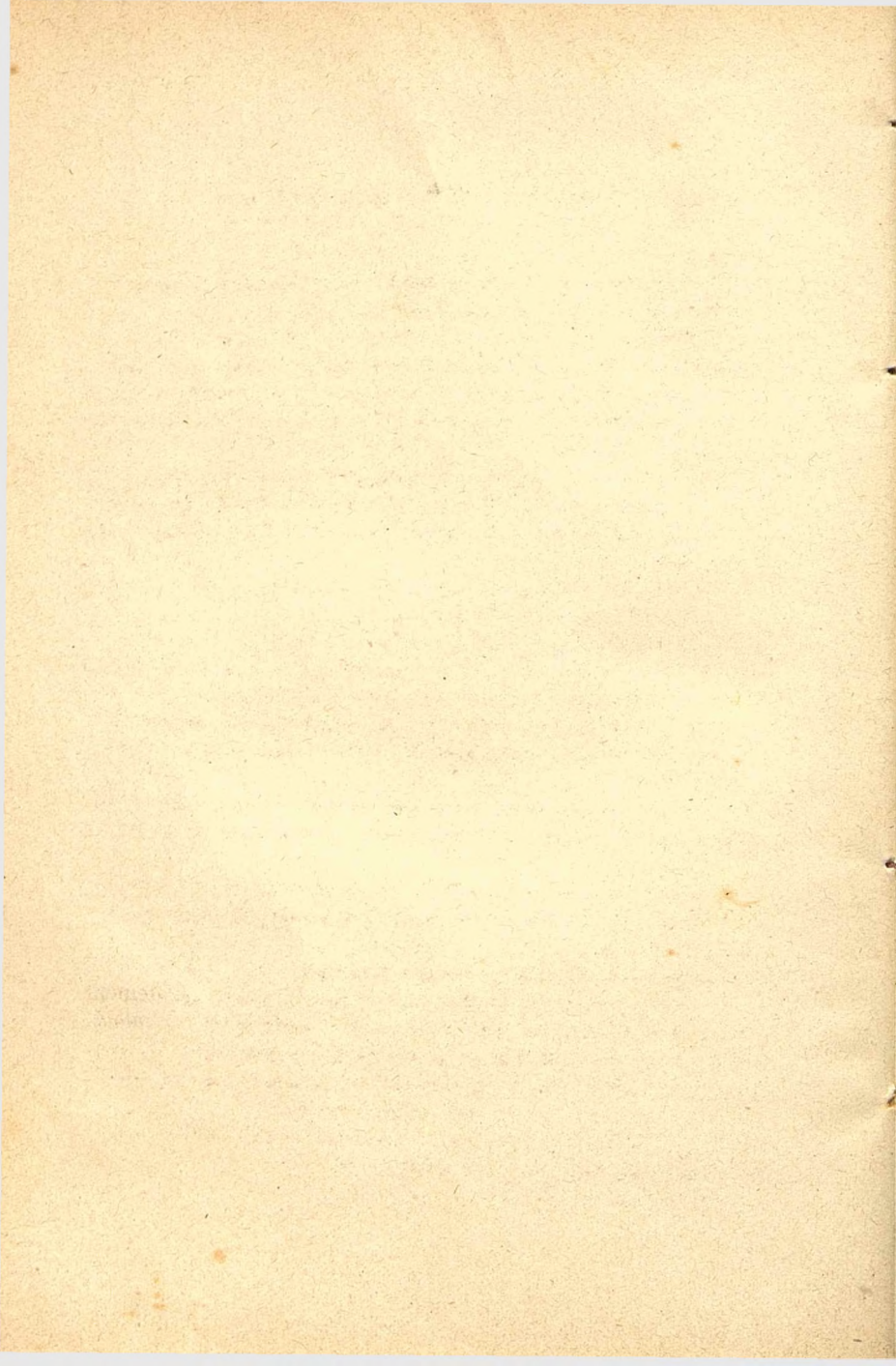
En tant que félibre, du moins, le lecteur de ce livre pourra juger Clédat. Sa justice impartiale sera peut-être plus admirative que mon admiration.

Tout compte fait, Clédat a été un *homme* : et, selon le mot d'un autre poète, « il a vécu ». Comment, à Montignac, a-t-on pu oublier, le poète, le félibre, au buste duquel son amie, la Vézère, serait heureuse, si ce buste se dressait, sur ses bords, de dire un bonjour affectueux, en passant ?

Jean DALBAVIE.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX





## AVIS ESSENTIEL

---

A la rigueur, l'orthographe des troubadours pourrait encore servir de règle aux écrivains de la langue d'oc.

Mais en employant exclusivement cette orthographe, on risquerait d'être peu compris, car tous les lecteurs, même ceux qui comprennent et parlent le patois, ne connaissent pas la valeur phonique qu'avaient, au moyen âge, les lettres de l'alphabet français.

En attendant l'unité orthographique, que cherchent les philologues depuis quelques années, nous avons dû employer la manière généralement usitée aujourd'hui dans la région de Gascogne.

Les observations qui suivent rendront plus facile la lecture du texte de l'ouvrage :

« Le patois est doté de 3 muettes : l'i, l'e, l'o.

« La voyelle *u*, après un *a*, se prononce *ou*. Exemple : *auzel*, oiseau; *faure*, forgeron; prononcez : *aouzel*, *faoure*.

« *U*, après un *o* accentué, se prononce également *ou*, Exemple : *ourage*, orage; *oubludâ*, oublier; prononcez : *ourage*, *oubludâ*.

« *Eou* se prononce dans une seule émission de voix. Exemple : *fèoure*, fièvre; *bèou*, il boit. Ne prononcez pas *fè-ou-re*, *bè-ou*.

« Le *g*, devant les voyelles *i* et *e*, se prononce toujours *dz*. Exemple : *gimâ*, pleurer, gémir; *agilitat*, agilité; prononcez : *dzimâ*, *adzilitat*.

« *General*, général; prononcez : *dzeneral*.

« Le *j*, devant les voyelles *a*, *o*, *u*, se prononce également *dz*. Exemple : *jalous*, *journado*, *juziou*; prononcez : *dzalous*, *dzournado*, *dzuziou*. *Ch* se prononce *ts*, comme dans le mot espagnol *mucho*. Exemple : *chaval*, *che* (chien), *chiffro*, *choupino*; prononcez : *tsaval*, *tse*, *tsiffro*, *tsoupino*.

Le *z*, devant une voyelle, se prononce à peu près comme le *j* français. Exemple : *zou faray*, je le ferai. On prononcera : *jou faray*. »



# POÉSIES



LA COMTESSE ♣♣

♣♣ DE MONTIGNAC

Poème humoristique





A CHARLES RIBEYROLLES.

*A toi ce petit livre.*

*Je veux le déposer sur la couche de pierre où  
tu t'es endormi là-bas, à l'ombre des grands  
palmiers de Campos.*

*C'est une de ces fleurs que tu aimais tant, un  
de ces chants qui te consolaient un peu de la  
patrie perdue, dans ces heures de nostalgie, où  
tu ne manquais jamais de me faire chanter :*

Huey, çou m'an dit lou peuple eycerbo  
Lou champ de la sociétat ;  
Veyrem beléou, coumo aquelo herbo,  
Veyrem flûri la libertat, etc.

*Tu pleurais et je pleurais, comme les monta-  
gnards du Yung-Frau pleurent, loin de leurs  
chalets, en entendant chanter le Ranz des vaches.  
Ce petit livre est un souvenir, comme la branche  
de myosotis que tu envoyais à Charles, au plus  
jeune, car vous étiez trois Charles, là-bas, dans  
le premier exil.*

*Tu es parti avant les autres, laissant derrière  
toi l'ombre et le crime, n'emportant avec toi que  
l'espérance, ce pain des pauvres et des bannis.*

*Charles et Charles, le jeune et le vieux, sont  
allés partager ton exil éternel.*

*Ils t'auront dit l'invasion entrant par une porte et la République par une autre. La révolution paralysée, dès le premier jour, par un gouvernement, au sein duquel s'étaient fauflés trois doctrinaires, que tu connais très bien.*

*Comme l'exil eut ses trois Charles, ce gouvernement, que tu n'as jamais prévu, eut ses trois Jules, peu Césars, il est vrai : l'un pleurait, l'autre miaulait, et le dernier, qui règne encore, l'auteur de la Religion naturelle, pratique sans rougir la Simonie politique.*

*Mieux que moi, Charles le vieux peut te raconter l'histoire de l'année terrible, car il s'est hissé bien haut pour mieux voir.*

*Lorsqu'il s'est vu si près de toi, poussé qu'il était par le devoir, son compagnon ordinaire, il a défié la foudre et... quelques instants après, vous étiez réunis !*

*Maintenant, les Gentils de Versailles, qui ne sont gentils que de nom, ne l'appellent plus que le bandit.*

*Stultus et potator vini, disaient ceux de Galilée en voyant passer le fils de Marie.*

Montignac, 1872.

J. Clédât.





## La Countesso de Mountignac<sup>(1)</sup>

### Pouème humoristique

#### I

— Que me fay de chaupi lou velour e la soyo :  
« De veyre altour de yóu lou bounhur e la joyo,  
« D'avey noubiageis d'or, qu'un coumte m'a dounats?  
« Demey lou chivaliés couvidats à la noco,  
« Vesi be Sauvabióus, vesi Clarens e Losso,  
« May d'autreis, mas Bertran, perque lou vesi pas ? »

Ental disio Maëns, la perlo de Turèno, (2)  
Avisan per enlay lous nougiés de la pleno,  
Que, aleydoun coumo huey, clucaven lous chamis.  
Souleto sus la tour, que ey dins la cantounado  
Del chastel, demourèt lountemp acoudenado.  
Si pechavo, moun Diou, sous pechats sien reymis!

Uno vouas drucho e vigourouso,  
Partido del ped de la tour,  
Credèt à la bèlo migrouso :  
— Adiou, Maëns, lou que t'espousa  
Te valdro may qu'un troubadour!

De sa fenestro crenelado  
La paubrisso avisèt plo prou  
Dins lou chami de la *Teillado*,  
Mas lou que, ental, l'avio apelado  
Avio picat de l'esperou.

## II

Pertan villo e chastel, nobleis, bourgeois e bouailllo,  
Fasien auvi lous rums d'uno follo gaytat;  
Lous flots de la Vezero, ouu lou ciel se miraillo,  
N'avien, en redoulan dins lour lièt de roucailllo,  
Jamay vis tant de libertat.

Lou nobi n'èro pas d'uno raço paurudo;  
Ero d'aquéous jayans que crangien *re que Diou!* (\*)  
Quante chas l'enemi fasien uno batudo,  
Si toucavo un guerrié, lour grando espazo nudo,  
Avio léou fach un mort d'un viou.

Taleyrant-Mountignac èro home de paraulo,  
May que nou zou fuguèt un famous rey gascou.  
Lous manans avien tous del pa blan sus la taulo,  
Del vi dins la barleto e la poulo dins l'aulo.  
La poulo, canard d'En-Ricou. (3)

N'aurias pas pougut veyre un soul oustal dins l'endre,  
Que fuguès be maillat de verduro e de flours :  
Del drapel naciounal, presteis à lou defendre,  
La gen de Mountignac, del pu gros al pus mendre  
Avien albourat las coulours.

Ah ! co'y que, dins quel temp, n'aymaven pas à déoure.  
Eren recouneyssens lous fils del Perigord;  
Un pauc de Libertat lour dounavo la féouro,  
Et venien leberous quand vesien l'Anglès béoure  
Lou vi de la costo de Jor.

---

(\*) Devise des comtes du Périgord.



Lou viel sang aquiten, dins lour venas, enquèro  
N'èro pas tro fijat. Leris e léoupards  
Venguèren may d'un cop guerrejà sus lour terro ;  
Mas, vengut de la Franço ou be de l'Angleterro,  
Cap de tiran lous troubèt couards.

Taleyran, dins quel jour d'esplandour féoudalo,  
Entourat de champious d'espazo e de sabey,  
E de damas, doun cap en béoutat n'èro eygalo  
A sa gento Maëns, la perleto noubialo,  
Se creguèt pus hurous qu'un rey.

### III

Quan lous rays sabourous de la luno melouso  
Meynagèren lou lum al bienhurous parel,  
Lou noble espous dicèt à sa très-noblo espouso :  
« Ma mïo, fario tout per vous rendre amistouso,  
Aymarias vous veyre un tournel ? (4)  
— Segnour, li respoundèt la douço lemousino,  
Ça que penso lou méou, vostre cœur zou devino,  
— Jaufre, duc de Bretagno, e lou rey d'Aragoun  
Menaran lour seguen de galans tournejaïreis ;  
Del país prouvençal vendran lous gays troubayreis ;  
Aurem lous de Toulouso e lour coumte Reymoun.  
— Perque, faguèt Maëns, manda quère tan loun  
Gens de tan naut parage ? Aymario que la festo  
Estan fascho per yôu, sïo coumo yôu modesto.  
— A vous servi sey preste. Avem en Perigord  
Pierre de Brageyrac... — « Avem Bertran de Born,  
« Ajoutèt la coumtesso en calignan lou coumte ;  
« N'aven be talamen que n'ey perdut lou coumpte ;

« Mas ça que praysso may, co'y de fixâ lou jour,  
« Ounte peous couvidats, drubirem nostro cour.  
« Chauzissam lou dilus que seg la Pandegousto?  
« La cireïzo, aleydoun, pendolio sus la brousto;  
« Las bornias, lous vergiès, jous de fulious broundeous,  
« Se plasen d'estujâ las amours daus auzeous;  
« Lou piti parpaillol, fil d'un verme que rampo,  
« Sus lou gran tapis verd que la naturo escampo,  
« S'en vay foulastrejan tan que duro lou jour;  
« Las flours, que an dins lour âmo uno peno d'amour,  
« Troben toujours end el un fidèle randolo;  
« S'en vay dire al leri : de tu la roso ey follo,  
« Blanc leri, de sa part te porti dous poutous! »  
Lou parpaillol ental n'a quatre alleuc de dous.

Coumo Maëns anavo espoufidâ de rire,  
Lou coumte l'avisèt de garel, sans re dire;  
Mas eylo, li passan un bras altour del col :  
« Fasès, moun bel ami, coumo lou parpaillol! »

Uno flambo, que entouro un toupi d'aygo frejo,  
Ou b'un ray d'en amoun toumbat sus la nevejo,  
Lou toupi vay bulî, la nevejo fumâ.  
Quante uno fenno ey bravo et volt se fas aymâ,  
Emploey un daus regards que li vènen de l'âmo.  
Acô'y ça que faguèt aquelo noblo damo,  
Qu'avio dounat sa ma sans soun counsentamen.  
N'y a belcop aljourd'huey que fan pas autramen.  
Mas chal que tot ou tard la vitimo se venge :  
Avey vis lou bounhur e poudey pas l'attenge,  
Co'y douleyrous, paray? L'herculo féoudal,  
Oubludan la nivoul, que lou noum d'un rival  
Venio de fâ pareysse à sa visto jalouso,



Veguèt pus de taco à la luno melouso :  
Un poutou, dous poutous, n'en dounèt may de vingt !  
D'aillour, n'èro pas home à se mètre en chagrin ;  
Lou jus del boy toursud arranci dins sas cavas  
I-aguès fach óubludâ las damas las pus bravas.  
Tout en poutounejan se troubèt d'à janoul :  
— « Mio, si vray que n'y a pas de ciel bleu sans nivoul,  
De rosó sans fissou, de peyssou sans birousto,  
Dounarem un tournel après la Pandegousto. »

#### IV

Las buffadas del méis de may  
Caressillaven, dins lou play,  
Las flours blanquetas de l'espino ;  
Lous auzelous en sautillan  
Fasièn, daus rams de gabillan,  
Pléoure perlas de brado fino.

L'albo, qu'ey l'aynado del jour,  
Sus las mountagnas d'alentour  
Drubio soun grand œul que clignoto ;  
Daus roussignols, vers lou boun Diou,  
La melodiouso ouraciou  
S'envoulavo noto per noto.

Lous archiès, que durmien jamay,  
Badaillaven, e yóu nou saï  
Si durmien pas dins lour garito ;  
Mas, per entrâ dins lou chastel,  
Un home cubert d'un mantel  
Prenguèt la porto la pus pito.

L'home al mantel, sans fâ de brut,  
S'en tournèt coumo èro vengut,  
Passan pel la mèmo surtido.  
Co devio pas esse un layrou,  
Car sul lindal caquetèt prou  
End uno damo à mèd vestido.

. . . . .  
Pauc per pauc l'horizoun devenguèt men oscur;  
Se vesio pus amoun, dins la plèno d'azur,  
Cap de celesto luchachambro,  
Quan nostre chastelen se levèt per anà  
(Aco d'aquí n'a re que vous posche estounà)  
Troubâ sa fenno dins sa chambro.

La troubèt que durmio d'uno prigoundo soum;  
(Paubrisso! beléou qu'èro pas sans besoun!)  
Aquel froun coulour de nevejo,  
Aquéous piaus coulour d'or, redoulan jous lou col  
Sus dous globeis bessous mèd cuberts pel linçol,  
Co dounavo amourouso envejo!

Coumo lou fer vay vel l'ayman,  
Lou coumte anavo s'approuïman  
Del durmidour de la durmayro :  
— Sus sa bouqueto tan charmayro  
Aurio be tort de pas culi  
Un poutounet, culissam l'y.



E vès lous aqui pôto à pôto ;  
Coumte e coumtesso, chascun bôto  
A s'embrassâ la mêmô ardour.  
Quante el disio : Maëns t'adori,  
Eylo li respoundio : me mori,  
Mori per tu del mal d'amour !

— Alleuc de mourî nous chal vioure.  
Car de bounhur me randeis ioure,  
Ajoutèt lou fier Taleyran ;  
Mas la bèlo que soubechavo,  
E que, parey be, s'espenchavo,  
Murmurèt lou noum de Bertran.

— Raybo, se pensèt-el. Chal, lou boun Diou me danne,  
Chal be que, dins lou cœur, calquo plajo li sanne ;  
La creyrio pas espalvo alpès del fil del rey ;  
Mas aquel troubadour !... Sarnedi qu zou crey.  
D'ailour, perque bouydâ lou fel dins l'ambrousiô ?  
Ma damo, que toujours aymèt la pouësiô,  
En raybe vey Bertran à la lucho de huey.

Coumo parlavo ental, lous soudards de la gardo,  
Dayssan, quéous lour balesto e quéous lour alebardo,  
Faguèren brunginâ lou cor e lou tambour.  
Aquel prumié signal de la festo del jour  
Tirèt léou de sa soum la charmanto endurmido ;  
Druban sous béous perpils, alanguido e timido,  
Maëns dicèt : Co'y vous qu'èras aqui, segnour ?...

V

Avem dit que lou coumte èro home de paraulo,  
E que, coumo à cheval, se tenio bien à taulo :

Après qu'aguèt auvit l'ofici matinal,  
Soun pus preyssat fuguèt de tratà coumo chal  
Tous lous qu'èren venguts prène part à la festo.  
D'un pauc may lou chastel n'èro pas gran de resto,  
E la sallo voutado avio peno à chabey  
Tan d'estrangiés de reng; jusqu'àd un quiste rey,  
Que l'envejo de veyre uno béoutat celèbro,  
Avio fach chaminâ dempey lous bords de l'Ebro.

Dins quello vasto sallo aurias vis, tout altour  
D'uno taulo loungiolo, aquel mounde de cour  
Engoulant lous taillous de pitaço chausido!  
De truffas del Douïran une dindo farcido  
End un virou de ma dispareyssio daus plats;  
Lous lôpis de vedel l'un sus l'autre empilats,  
Lous tissillous roustis, d'oudour appetissentos,  
Lous pouleits proumeyrols à la plumo nayssento,  
Tout ça que la sazou permettio de culi,  
E chal pas oubludâ las truchas del Coly (6),  
Las bruchetas d'auzéous, de churlus e de tridas,  
Ni lous peyssous de mer, platussas e lampridas,  
Peschats lou mati même aus peschayrous d'Aubas;  
Tous lous mêts sabourous e lous miel apprestats,  
Soubraven, de segur, à la noblo taulado.  
Pey pleguèt d'entremêts uno courentinado :  
E las bottas d'asperjo e lous sezeis nouvèous,  
E lous gros massapens feyssounats en chastéous!  
Al deysert, lous cacaus, la cireïzo e la frèzo.  
E lous froumageis blancs que degun nou mesprèso,



D'aquéous qu'enquèro huey se fan à Morival ;  
Tartras e maquerouns, e gaufreis, tout à tal  
Fuguèt bien arrousat de bouns vîs de *tras l'aze*,  
— Chal béoure de paü que lou gourjarel s'enraze !  
Çou faguèt Taleyran, en sounlevan un got  
Rampli de vi claret, que lampèt d'un soul cop ;  
E tous lous paladins, qu'èren à meytat ioureis,  
Cessèren à la fi de fâ la chasso aus vioureis,  
Per béoure à la santat de l'aymable parel,  
Que lous tratavo ental à perpaü d'un tournel.

Maëns, al bel foun de la sallo,  
Pourtan la courouno countalo  
Sus sa testo bloundino, oun la perlo de prix  
A l'or de sous piaus se mesclavo,  
La gento Maëns qu'entouravo  
Un eyssam de damas, semblavo  
Uno roso moulsouzo al mitan de leris.

La douço Tibors soun amijo,  
Coumo uno flour sur mêmo tijo,  
Jostr'eylo èro assitado, e parlèren tout bas.  
Apey, troubayro e bouno drôlo,  
Tibors, jous sa ma blanquignolo,  
Fasan brunginâ la citolo,  
Chantèt : *Bel douz ami, quand voïs me veseïs pas !* (7)

Pey de Comborn la vicountesso,  
Lou froun capelat d'uno tresso,  
Bel redourtou de piaus enguirlandat de fleurs,  
En sa douço vouas, touto soulo,  
Ad aquelo noumbrouso foulo  
Sauguèt troussâ la char de poulo :  
Chantèt lou gay printemp, sazou de las amours !

Sourire aus pôts, gayo e countento,  
La countessillo, presidente,  
Se levan aleydoun de soun sièti daurat,  
Dicèt : Béous segnours, de la jouto  
Las damas an drubert la routo;  
Lous que n'auran pas la vouas routo,  
Si chantaven un pauc, lour n'en sauriam boun grat.

Aquel appel ensourcelayre  
N'ero pas fach per lour desplayre  
Ad aquéous troubadours per Maëns emblaujats;  
Estabe, mantel sus la cotto,  
E sul chapel plumo que flotto,  
Chascun d'éous juguèt de la roto  
En chantan, à soun tour, daus vers bien alizats.

Giblat de maillo pas trop richo,  
Un darnié, qu'avió mino ardicho,  
Se presentèt, disan : « Escoutas m'un momen !  
« Segnours, damas e doumeyzelas,  
« Auvireis las rimas nouvelles  
« D'un amoureux qu'en fèt de bélas,  
« N'aymo qu'uno. » E fasan vibrâ soun estrumen :

— « La damo qu'ay dins la pensado,  
Ey plo frescho, e scarabillado;  
Sous pias an del soulel la luzento coulour.  
Que farió pas yóu per li playre?  
Eylo aymo may paubre troubayre  
Que coumte ni duc enjaulayre,  
Que la faguès deyviâ del chami de l'hounour. (8)



« Tout per eylo e per ma patrio !  
Vau de l'amour à la furio  
Quan vesi l'estrangie traulià nostreis champs verds ;  
Coumo l'amour la guerro embrazo ;  
Fay boun escoudre end uno espazo  
Dende sur un chaval que escrazo  
Tout un abracadi de casqueis e d'aubergs,

« Surtout quante lou Nord davalo,  
E que, en rundissan escambalo,  
Las boynas e lous plays del païs aquiten,  
Fay boun, après lounjo estoucado,  
Veyre pel sol uno jouncado  
De morts à peytreno traucado...  
Me semblo qu' aquéous cops, ma damo lous entend ! »

Quelo chansou fuguèt à douas mas applaudicho ;  
D'uno escharpo d'azur en fino soyo urdicho,  
Ounte aviò de fial d'or fach broudà soun blasoun,  
Maëns voulguèt floucà lou troubayre en renoum.  
Sus lou Code d'amour, jurèt à l'assemblado  
Que degun se deviò boutà dins la pensado  
D'avey soun gente cœur, perque, d'òurenavan,  
Bertran de Born serió soun chivalié servan.

Lou guat faguèt brungi sas troumpetas de couyre.  
Mas lou coumte, à l'escart, qu'èro ouïllat coumo un  
[ouyre],

Fasan sinne ad un page, en aparan soun got :  
— Tè, piti, çou dicèt, sabi que vouldrias grò  
Veyre mourì toun mestre en ajan la pepido ;  
Bouydo per m'abéourà la courgnolo esturido ;

Vesi qu'à l'aveni me chaldro may que may  
Béoure per óubludá las calendas de may;  
Ça que la fenno vol, Diou zou vol! Bouydo enquèro,  
Lou raybe d'huey mati n'ey pus uno chimèro :  
Sey... sey bien decidat à n'en prène moun dol,  
Dóno à béoure, piti : Diou zou vol! Diou zou vol!...





## APRÈS VENDEGNAS



Tu, que se gento coumo un saü  
D'ana souléto, n'a pas paü  
En per aqui, dins la bourgnolo?

— Que vouldrias qu'uno paubro drollo,  
Uno paubrisso comme yóu  
Aguès à crangé? Auro, m'en vaü  
Qu'an vendégnat, à la Vignolo.

— Me faray glanayre d'arlos :  
Culirem lous pitis, lous gros,  
Si voïs que te segué, la bélo!

— Vèné, me play toun parauli :  
Entre tous dous, pouyrem b'empli  
Moun bourichou, treïssu à l'armélo!



## L'ARZÉMO



A l'ouro oun lou soulel, légrémo per légrémo,  
Gouspillo la rousado al got pur de las flours,  
Jucat saus broudaschous que gayssen dins l'Arzémo,  
Un argat empluma de genteis troubadours  
Se boto à chantâ sas amours!

Moussu lou roussignol, l'auzel à vesto griso,  
Enrejo lou councert en soun *riki-kioù-kioù*;  
La trido, que souven, de génébré, se griso,  
E soun cousi lou merle, un auzel qu'a l'œul viou,  
Per musicâ, deysse lour nioù!

La tourtré fay *rou-con*; lou perdrijal *coudouflo*,  
E l'auriol rampéléjo end'un jay badaurel;  
Pas un soul, qu'aje bé sa noto rufo ou mouflo,  
Treïssu aus pus pischillous, reybénét, grimparel,  
Qué chanten l'amour à parel.

Que de cops, sus l'espanlo un ram de canavero,  
M'en sey nat passéjà saus bords de la Vézèro!  
Souven, me souloumbran demeis lous assaleis,  
Néjà dins la verduro, à d'aquéous councerleis,  
Ey, lou cœur eymougu et l'aureilho alandado



Passat, disi pas trop, uno mejo journado !  
Avisavi l'Arzémo e sous grands roucanéous  
Que fan plantoperié dins lous flots clarinéous :  
Miral remudivoul que mollamen redolo.....  
M'y s'éy vi may d'un cop en lou quioul en jardolo !

Un jour — quel souveni me quittaro jamay —  
Eran al bel mitan del joli meïs de may,  
Meïs de jalinadis e de frayo e de sabo,  
Chapelet de chansous que trop visté s'achabo ;  
Escoutâvi. — L'Arzémo éro en festo. Lous plays  
Pinats de nious fasien un mazan daus pus gays.  
Deïbendado de rums que l'auro gabourouso  
Pourtavo péous chausaus, sus soun alo amourouzo !

Tout d'un cop, pus ré. Lous auzéous  
Jous lous rocs qu'éren mûs coumo éous,  
Eren nats se cluclâ. Pas la mindro pïoulado ;  
Soul, un roussignoulet, qu'éro pus mort que viou,  
Laschavo forço « *noun d'un Diou* »  
Forço « *crouâ-crouâ-kioû-kioû* »  
Sans poudey prenê la voulado !

Avio, de ségur, plo razou  
De s'enfuntâ lou paubrissou,  
Car, amoun, dins l'azur de la célesto vauto,  
Planavo, de la mort, un férocé estrumen :  
Un buzar, affrous garnimen,

Gaytavo noumâ lou momen  
De l'espoutignâ jous sa pauto !

. . . . .

Trimoulavi coumo un rauzel  
Quan vegueri, del paubre auzel,  
Aquel grand galapian nou fâ qu'uno gourjado !

Yôu, que n'ey jamay gut de l'or à pleis deschous,  
En l'y souschan, torni mourchous ;  
Mé damandi si, daus pichous,  
La raço décout, paus grands, esse toujours minjado ?

3 Sétembré 1877.





## L'AUZÉLOU



Auzelou, qualo pradaysse  
Ta vi naysse?  
Semblo que nou sabeis pas  
Ounte vas :  
De ségur aco'y l'ouvrage  
D'un ourage ;  
Mas, sias mesenge ou cardil,  
Toun eyzil  
Faro qu'amoun, y'aura un ange  
Per te plange.  
Si t'entend, loun de toun nïou,  
Fâ : pïou ! pïou !  
Te boutaro jous soun alo  
Virginalo,  
E te randro, paubrissoù,  
Toun bouyssou !



# Py-lou-Fol



Lous peds tous mouillas de brado  
E lou cœur tout plé de dol,  
Al mati, vay pel la prado,  
Escoutà lou roussignol;  
E lou bouyé que labouro,  
Lou vejan tan de bouno ouro,  
Li crédo : « Dijo-me couro  
Te marideis, Py-lou-Fol? »

El, tout d'un cop, se reviro  
E respound : « Aco'y douma,  
De la que moun cœur desiro,  
Qu'aurey lou cœur e la ma. »  
Pey, vès lou qui que s'entorno,  
La figuro toujours morno;  
E si trobo calqu'un, torno  
Crédà pus fort : « Co'y douma! »

Ey plo fol, de segur; mas si sabias sa vito,  
Nou mespresarias pas la gourlo de levito  
E lous soucs deyguinlats d'aquel neci d'amour;  
L'apelen Py-lou-Fol; auro fay la riséio  
D'aquéous, per qu, chas el, blandavo la baudeïo,  
Car, saschats qu'aleydown, Py, éro un grand segneur.



La gen, grands e menus, auro, pod-un jou crayre,  
De tous coustas venien pel la fi de lou veyre;  
Chascun voulio toucâ lous pans de soun mantel :  
Aurias dit Jesus-Christ quand éro dins la grescho,  
Rajan, coumo un ligot, sus sa paillo pauc frescho;  
..... Soulamen, el avio per estable un chastel.

Ounte ey nado la pïoucêlo,  
Drollo al parlâ troumpivoul,  
Que Py troubavo tan bélo  
E que l'a deyssat tout soul?  
Si fal creyre uno bergièro,  
Que disen qu'ey fachillêro,  
Souven traverso, léougièro,  
Lous airs, dins uno nivoul :

Crêdo : « T'an dit qu'éri morto,  
Py, moun ami, co'y pas vray;  
Del boun Diou, segui l'escorto,  
Mas alen-bas, tournaray ! »  
Pensas-be que n'y a de resto  
Per eybalouï la testo  
D'el que dit, quan vous arresto :  
« Douma, me maridaray ! »

La bergièro a menti, beléou ; mas dayssa vioure  
Lou dous raybe de Py ; que d'el, lountemp s'enieure !  
Calque cop d'esse fol, co n'ey pas un malhur :  
Hurous, lous doun l'esprit, loun del mounde s'envolo !

De l'albre del bounhur la flour ey proumeyrolo,  
Mas soun fruch se cussouno avan d'esse madur.

Ah ! quante lou veyreis courre pel la rebiero,  
N'ensultas pus lou fol d'uno vouas moucandièro !  
Quan lous gòels soun foundus, vèt la bèlo sazou ;  
Risès pas, car beléou, Py n'ey qu'en penitenso ;  
E Diou que, de segur, ey meillour qu'un nous penso,  
Poûrio li rendre, un jour, sa nobio e sa razou !

Madrid, decembre 1857.





## A MOUSSU L. J.



Sey pas digne, moussu, d'esse apelat counfrayre;  
Moun couyre lusí pas à coustat de vostre or.  
Coumo d'autreis, poûrio fà lou francimantayre;  
Mas aymi may, paubre troubayre,  
M'en tené al dous parlâ de moun viel Périgord.



Raramen, aljour'd'heuy, m'approuïmi de la taulo,  
Ounte l'un viou de chant, de prièro e d'amour.  
Lou Diou de l'art volt pus m'accourdâ la paraulo,  
Dempey qu'ey dit qu'un cygne ey pus blan qu'uno  
[graulo].  
Perque chanta la nœut, quante un aymo lou jour?



Ay légi vostreis vers. N'ay fach qu'uno goulado,  
Talamen lou bouci m'a semblat sabourous.  
Si ma muso, qu'ey pas de la nauto voulado,  
De sa prigoundo soun, s'ey cop sé reveillado,  
Co'y per vous applaudi, pouëto generous!

## L'Abeillo-Mayre



A meus Cachcurleus

L'abeillo-Mayre ey reveillado;  
Del lindalet de soun bournat,  
Vey que l'herbo n'ey pus mouillado,  
Que tras l'albo scarabillado,  
Lou jour clarinel ey tournat!

Levo, per s'apiadà la testò,  
Sas pautissotas de davan,  
Alando lous pans de sa vestò,  
Pren la voulado, e s'en vay, lesto,  
En l'ay-loun, vel soulel levan.

Apey, tout l'eyssam vounvounayre,  
Las abeillas, lous abeillous,  
Dins las penas bleuias de l'ayre,  
Seguen lou chami de la mayre,  
Per se garà daus foursalous.

Quand, de quittà lou faudou que vous bresso,  
Tindaro l'ouro al grand cadran del temp,  
Pitis éfants, que coumbli de tendresso,  
Nou sabès grò lou sort que vous attend.  
Aqui vesès coumo lou mal s'eyvito ;  
Mous abeillous siran jamay fissats  
Péous foursalous qu'un trobo dins la vito,  
Si, de lour mayre, éous seguen lous pessats.



# JOSÉ YPARAGUIRE



## Souveni d'Espagno



M'avien empreyounat penden la réaccïou,  
Per avey, roussignol eschapat de moun nïou,  
Chantat la que la Franço aymo tan, la tan bèlo,  
Que pourtavo sul froun, may de rays qu'uno estèlo,  
La qu'éro nostre mayre e la fillo de Diou!

« La gabio ey pel l'auzel e la preyjou pel l'home »  
An dit lous que n'an ré vel lou gueouche coustat,  
Lous qu'ufflen lou parpay, quan lous autreis an fome;  
Pertan lou mouchidou, pas pus gros qu'un atome,  
Coumo l'aiglo jayan, aymo la Libertat!

Un ser, penden qu'entre las grillas,  
Dayssavi burlantas grumillas  
Redoulâ jous lou fenestrou,  
Uno vouas qu'éro encounegudo,  
D'un que tabé l'avio perdudo,  
Chantèt la Libertat. — Co'y prou!...

C'oy prou! créderi. » Lou chantayre,  
Que paray, m'escoutavo gayre,  
Toujour anavo : « Co'y per vous

« Que fau brunjinâ ma guitaro ;  
« Sey nascut jous un ciel sans taro,  
« E chanti la qu'ayman tous dous ! »

Ental, dicèt Yparaguire ;  
E, huey, me plasi plo d'escrire  
Aquel noum que couneyssés pas ;  
Me dolt d'esse pas un Horaço,  
Se dirio del, de raço en raço,  
Ço que disen de Mérinas.

Paray que lou jaulié, gros home, m'en souvèni,  
Y'avio dit, peravan de poussâ lou verroul :  
Sireis aqui vési d'un auzel qu'ey tout soul ;  
Per l'apprenè à chantâ, dempey siès mays lou tèni ;  
(Co'y be lasche un jaulié ; n'ay counegut may d'un ;  
E n'ay counegut cap que fuguès b'un degun ! »

Yparaguire e yôu fagueran couneyssenço ;  
Del même âgè tous dous, apoundan nostreis ans,  
N'aurian fach qu'un med siècle ; el avio péous tyrans  
L'hórour qu'ey per éous de nayssenço,  
E qu'ey troussat à mous efants.

Troubadour endoucile e d'humour toujours gayo,  
El, qu'éro un jeuïne fil de l'antico Biscayo,  
Aymavo à me chantâ lous airs de soun païs.  
Puravi, sans coumprèno uno soulo syllabo,  
Tant ey vray que, sans lengo, à s'entendre un achabo  
Entre preyjouniés e prouscris.



Puravi de plaser sus ma boto de paillo,  
Pensavi que malgré tan de mounde canaïllo,  
End'un ami, l'ifer pot esse paradis,  
N'aguessi, de ségur, pas douna dous ardis  
Per troubà sul lindal de la porto alandado,  
La grando clau daus chams qu'avio tan désirado.

II

Un mati, lou soulet de nivoul entourat  
Nou voulio pas moustrà soun grand disque daurat.  
Mé lévavi per nà ver ma fenestro estrécho,  
Quan, enquéro aljourd'huey, quel souvéni m'endécho,  
Auviri calquoré toumbâ dins lou chambril.  
J'amasséri, noun pas sans frunci lou sourcil,  
Car moun esprit, roumput a forço de végeïllo,  
Ero las de sa lucho en calquo *chauchovieïllo* :  
Co'ro un trop de papié plejat e replejat,  
Ad'uno peyrichoto end'el fial estachat.  
Aquel papié disio : « Méou, parti sans te vayre ;  
« M'emmenen, say pas oun, mas me play de jou crayre,  
« Calque jour nous veyren sul chami del dever ;  
« Anan vel mème but, e n'auren de leser,  
« Que del jour ounte, anfin, auren pougut l'attenge,  
« Lous vents an bel buffà, pel la fi de destenge  
« La coulour del drapel que nous guido adrelay ;  
« Lou peuple que devèt rey quante co li play,  
« Lou plantaro tout nau sur calquo pounchirico,  
« Que faro lou balan ad aquel d'Americo !  
« Adiou, ma plumo, eyci, n'en pot pas may boutà,  
« Car la ma que la tèt, la van emmenoutà. »

« Que fau brunjinâ ma guitaro;  
« Sey nascut jous un ciel sans taro,  
« E chanti la qu'ayman tous dous! »

Ental, dicèt Yparaguire;  
E, huey, me plasi plo d'escrire  
Aquel noum que couneyssés pas;  
Me dolt d'esse pas un Horaço,  
Se dirio del, de raço en raço,  
Ço que disen de Mérinas.

Paray que lou jaulié, gros home, m'en souvèni,  
Y'avio dit, peravan de poussâ lou verroul :  
Sireis aqui vési d'un auzel qu'ey tout soul;  
Per l'apprenè à chantâ, dempey siès mays lou tèni;  
(Co'y be lasche un jaulié; n'ay counegut may d'un;  
E n'ay counegut cap que fuguès b'un degun! »

Yparaguire e yôu fagueran couneyssenço;  
Del même âge tous dous, apoundan nostreis ans,  
N'aurian fach qu'un med siècle; el avio péous tyrans  
L'hórou qu'ey per éous de nayssenço,  
E qu'ey troussat à mous efants.

Troubadour endoucile e d'humour toujours gayo,  
El, qu'éro un jeuïne fil de l'antico Biscayo,  
Aymavo à me chantâ lous airs de soun país.  
Puravi, sans coumprèno uno soulo syllabo,  
Tant ey vray que, sans lengo, à s'entendre un achabo  
Entre preyjouniés e prouscris.



Puravi de plaser sus ma boto de paillo,  
Pensavi que malgré tan de mounde canaïllo,  
End'un ami, l'ifer pot esse paradis,  
N'aguessi, de ségur, pas douna dous ardis  
Per troubâ sul lindal de la porto alandado,  
La grando clau daus chams qu'avio tan désirado.

## II

Un mati, lou soulel de nivoul entourat  
Nou voutio pas moustrâ soun grand disque daurat.  
Mé lévavi per nâ ver ma fenestro estrécho,  
Quan, enquèro aljourd'huey, quel souvéni m'endécho,  
Auviri calquoré toumbâ dins lou chambril.  
J'amasséri, noun pas sans frunci lou sourcil,  
Car moun esprit, roumput a forço de végeillo,  
Ero las de sa lucho en calquo *chanchovieillo* :  
Co'ro un trop de papié plejat e replejat,  
Ad'uno peyrichoto end'el fial estachat.  
Aquel papié disio : « Méou, parti sans te vayre ;  
« M'emmenen, say pas oun, mas me play de jou crayre,  
« Calque jour nous veyren sul chami del dever ;  
« Anan vel même but, e n'auren de leser,  
« Que del jour ounte, anfin, auren pougut l'attenge,  
« Lous vents an bel buffâ, pel la fi de destenge  
« La coulour del drapel que nous guido adrelay ;  
« Lou peuple que devèt rey quante co li play,  
« Lou plantaro tout nau sur calquo pounchirico,  
« Que faro lou balan ad aquel d'Americo !  
« Adiou, ma plumo, eyci, n'en pot pas may boutâ,  
« Car la ma que la têt, la van emmenoutâ. »

Co'ro José que s'en anavo !  
Fugueran separats trop léou ;  
En s'en anan, el empourtavo  
Mour cœur enclavat dins lou séou !

Restâvi soul!... pus de guitaro,  
Pus de vouas chantan l'aveni !  
Vesio qu'uno amistouso caro  
Al bel foun de moun souveni !

### III

Mas qu'éro vengut fâ toun espagnol en Franço?  
Me diran lous amis de l'ordre que sabès...  
Tas de couards, qu'un gourlou de petassou garanço  
Fay trimoulâ del cap aux peds !

Jou lour vau dire : Un jour, que sourtio de l'escolo,  
Pel las ruas de Madrid, veguèt s'atroupelâ  
La gen ; chasque mantel clucavo uno espingolo ;  
End'éous, José s'anèt meylâ.

— As de la poudro, tu ? disio tal, à tal autre ;  
— As del ploumb ? disio aquel, tout bas, à soun vesi.  
« Chal pus que la naciou dins la hounto se vautre,  
« A bas la Reyno ! ey temp de la chassâ d'eyci ! »

En auvin qu'éous perpaus, nouvéous per soun aureillo,  
Lou drole, tout mourchous, se boutèt à souschâ.  
Mas léou, coumo un chabri fissat per une abeillo :  
« N'ay ni poudro ni ploumb ! vau courre n'en  
cherchâ ! »



E viste, el, de courre, de courre,  
Per nâ vel la *Porto del Sol*,  
Oun déou, quante chal qu'un se bourre,  
Se randre tout boun Espagnol.

Arribat alpès de la plaço,  
Sous œls, de surpreso alandats,  
Vegueren lous roujaus souldats  
Que charjaven la populaço.

Pertan, pavats, traus e chabrous,  
Que daus bras nervous remudaven,  
De tous lous coustats, rampardaven  
Las ruas, amay lous chareyrous!

Tout d'un cop, un barricadayre :  
— « José, moun José, torno-t-en ! »  
L'escouliè, sans perdre de temp,  
Courreguèt poutounâ soun payre.

Calqueis momens apey, la mitraillo estuflavo,  
E daus canous, pouchats per uno troupo esclavo,  
Escupissien la mort à travers las meyjous.  
Dins quel rude còumbat, que fini pas d'ab'ouro,  
Lou peuple de Madrid despenset de bravouro  
A fâ sous tyrans envejous!

Mas lou temp n'èro pas vengut ounte l'Espagno  
Fario, countro lous reys, sa darnièro campagno;  
Enquéro un cop, lou noumbre escrasèt la valour;  
E lous paubreis vaincus, que tracavo l'armado,  
Quittèren lou faudou de la patrio aymado,  
Per anâ jous un ciel pus candé que lou lour...

. . . . .

## Lou Pout



Guilhén, lou jardinié, qu'ey tan sio pauc testu,  
Vey pèri sous melous, sous ignous, sa salado.  
— Me chal un pout, çou-dit, e jous la souleillado,  
Nostre home vey chavan, chavo, chavaras-tu.  
— As be bel t'enjignâ, fay sa fenno; déjous,  
Troubaras de teral, forço pleis bourichous,  
Mas d'eygo, nou!..... (Taléou coumo de dire garo,  
Vey-qui l'aygo). E risan coumo un toumbo-cacal,  
— Que diseis? li respound Guilhén, que dins la  
[pousso,]

Pangoussou,  
Sabeis, Mïoun, tout vèt à forço de trabal;  
Mous peds an deijà fach une grando gaùliado;  
Vay, fenno, auro pouyren arouså la salado!





## Aux Candidats Bounapartistas



Que voulès daus paysans, millado de sansugeis,  
Raço de suçaréous, déourias b'esse sadouls;  
Tournas dounc dins la fagno, oun viven lous  
[transfugeis;]  
Tournas à l'estrangié damandâ daus refugeis,  
Vous, que voulguerén pas boutâ jous lous verouls.

Dayssas la Franco endoulourido,  
En attenden que sio garido,  
Crubi sas playas d'escharpil;  
Dayssas quello paubro malaudo  
Petassâ sa gourlo de biaudo,  
Eylo, que puro may d'un fil!...

Beléou, vicéous baratols, vouldrias après l'ourage,  
Venî culî lous fruits, à la brousto, pendus;  
De panâ lous paysans, couneyssès prou l'usage,  
Per creyre que poûrias obtène lou sufrage  
Daus électours, qu'avès et trahis e vendus.

Aqueste cop la grando rodo  
Viraro pus pel lous layrous;  
Las mensounjas soun pus de modo :  
Jous pel d'agnel un gros loup rodo,  
N'avem prevengut lous moutous!...

## MESTRE JACQUE



A n'en crayre, ço que fan dire,  
Lous bouréous de la Libertat,  
Aürian trabuscha à l'Empire  
Per toumbâ dins la Royoûtat.  
Chaldro que *Thiers* dins lou sang baque;  
N'a deijà treïssò à l'embounil :  
    Vay, mestre Jacque,  
    Pren toum fusil !

Vès-qui *Chambord*, la maravillo,  
Que treize meis, sa mayre couët;  
Ac'oy l'ayna de la famillo  
Que, tan de temp, nous rousiquèt.  
Si voleïs que soun trône craque  
Jous quel revenant de l'eyzil :  
    Vay, mestre Jacque  
    Pren toum fusil !!!





## Lou Grel e la Chijalo

(FABLO)

« Sem chanteireis tous dous, e, Diou merce, dégun,  
« Treisso auro, n'a pougut dire que nostre rum,  
« Aje trop, daus vesis, escourjat la cervèlo;  
« Quan la terre se bôto uno raubo nouvèlo,  
« Tu, jucado saus marns, yôu sus lous tamoussous,  
« Deyboujan lou gumel de poulidas chansous;  
« Voli que frayrinan; l'estiou s'en vav, ma paubro;  
« Unas fermis m'an dit qu'érey dins lou malhur;  
« Yôu, ta gourlou que sio, dins un gître segur,  
« Sey toujours al cialat de la pleijo e de l'auro,  
    « E fau pas coumo las fermis,  
« Ey toujours un bouci de pa pel lous amis. »

Ental, dicèt un grel, à d'aquelo chijalo

Doun parlen tan

Dempey qu'antan

Ad'un niou de fermis anèt tustà de l'alo;

Estabe la *jogo-zin-zin*

Creguèt s'eivaneizi de plaser, en auvin,

Soun counfrayre amistous, li parlâ de la sorto :

— « Oh ! méou, çou li faguèt, m'an boutado à la porto.

« Uno grosso bouzié,

Qu'a de tout dins soun fermigié,

« M'a dit : N'ay pas lou temp d'escoutâ tas aloïnas;

« Vouldrias que manlevâ, damandey grô d'armoïnas,

## MESTRE JACQUE



A n'en crayre, ço que fan dire,  
Lous bouréous de la Libertat,  
Aürian trabuscha à l'Empire  
Per toumbâ dins la Royoùtat.  
Chaldro que *Thiers* dins lou sang baque;  
N'a deijà treïssò à l'embounil :  
    Vay, mestre Jacque,  
    Pren toun fusil !

Vès-qui *Chambord*, la maravillo,  
Que treize meis, sa mayre couèt;  
Ac'oy l'ayna de la famillo  
Que, tan de temp, nous rousiquèt.  
Si voleis que soun trône craque  
Jous quel revenant de l'eyzil :  
    Vay, mestre Jacque  
    Pren toun fusil !!!





## Lou Grel e la Chijalo

(FABLO)

« Sem chanteireis tous dous, e, Diou merce, dégun,  
« Treisso auro, n'a pougut dire que nostre rum,  
« Aje trop, daus vesis, escourjat la cervèlo;  
« Quan la terre se bôto uno raubo nouvèlo,  
« Tu, jucado saus marns, yôu sus lous tamoussous,  
« Deyboujan lou gumel de poulidas chansous;  
« Voli que frayrinan; l'estiou s'en vay, ma paubro;  
« Unas fermis m'an dit qu'érey dins lou malhur;  
« Yôu, ta gourlou que sio, dins un gitre segur,  
« Sey toujours al cialat de la pleijo e de l'auro,  
    « E fau pas coumo las fermis,  
« Ey toujours un bouci de pa pel lous amis. »

Ental, dicèt un grell, à d'aquelo chijalo

Doun parlen tan

Dempey qu'antan

Ad'un niou de fermis anèt tustà de l'alo;

Estabe la *jogo-zin-zin*

Creguèt s'eivaneïzi de plaser, en auvin,

Soun counfrayre amistous, li parlà de la sorto :

— « Oh ! méou, çou li faguèt, m'an boutado à la porto.

« Uno grosso bouzié,

Qu'a de tout dins soun fermigié,

« M'a dit : N'ay pas lou temp d'escoutà tas aloïnas;

« Vouldrias que manlevà, damandey gró d'armoïnas,

« Vay dounc, lou bé de Diou costo trop d'acqasi,  
« Pel l'anà samenà sul mourre daus vesis...  
— « M'en s'ey nado; venio... mas la pouscho... la  
[pouscho...]  
« Ay, dins lou gourjarel, calquoré que lou bouscho!  
« Voïs, si co te fay ré, qu'anan treïssò à toun cros?  
« N'en podis pus, ay fred dins la méoulio daus os;  
« L'estouma m'avanejo; anen, ta pautissoto  
« Per sustène, en chami, la paubro chijaloto!... »

Lou brave home de grel voulguèt bien, e, tous dous,  
Pauto dessus, pauto dejous,  
Devers l'oustalet s'aviageren;  
Mas la pouscho, la pouscho e las quintas tournèren,  
E, parei, qu'aribâdo al lindal del crousol,  
La chanteiro faguèt lou darniè badaïhol!

L'artisto, lou saben, lou merchan, la manobro,  
Soun pas trop malhurous, quan lou trabal lour sobro;  
Van, triman jous lou ciel, e, coumo de razou,  
Chascun travaïllo à sa feyçou.  
Mas déourio pus se vayre, home, auzel ou chijalo,  
Degun mouri de la fangalo;  
Déourian tous, lou piti, lou gran, mey lou méjen,  
Boutà, coumo lou grel, la mouralo en pratico :

Questo fablo, vestido en raubèto rustico,  
Mancio un pauc lous que n'an d'autreis Dious que  
[l'argen.]

L'avariço, que lous rousico,  
Ey la vertu d'aquelo gen!

Setembre 1877.



## La Voto de Sem-Pey



Fasés bien lous afas, pareis, moussu lou mèro?  
Après avey bégut de la licour amèro,  
Que dreubo l'appetit — fabricado à Bourdéous —  
Loun de vostreis amis, vous souvenès pus d'éous!  
Parli d'aquéous d'antan (n'avès d'autreis, Diou merce).  
En lous pus gros bouneis de l'art e del coumerce,  
Vous anâ ataulâ, quante, paubre luzer,  
N'aureis quistâlamen pas lus truns del deissert.  
Mas, chal dayssâ Paris ounte ey; tachan de veyre  
Dend'eyci, calque pauc la voto de Sem-Peyre.  
Parlan dounc, co d'aqui co fuguès *secret'stat*,  
Si lou darnié *Reveil* m'en aguès pas pourtat  
Lou prougrame; parlan de la festo publico :  
Poûrias pas vous passâ d'uno messo en musico?  
Dins lous pras, oun lou dal a roundu lou bouyriou,  
A l'oumbro daus pibouls, lou loun del piti riou,  
Jous la vauto del ciel, — l'dèïo n'ey pas horro! —  
Poûrias pas musicâ vostro messo deforo?  
Lous droleis sien pla miel auvis d'aquel d'amoun  
Si lour vouas entounâvo, alleuc d'un *Te Deum*,  
Lou *Pater* batéjat del noum de Marseillèso!  
Avès, à Périgueux, un mèro que la prèso,  
Un home que l'aymèt, que l'aymo e l'eymarrio.  
Perque nou farias-pas ço quel viste fario?  
Ey vray qu'anas boutâ, dins vosto grando sallo,  
La sento qu'aljourd'huey n'a cap pus de rivalo.

Lou viel Pey, qu'ey pourtié de l'oustal d'amoun-nau,  
Ey capable, pel cop, de n'en perdre sa clau.

Lou mati, vel las sept, quan vendro la fanfaro,  
Vostreis dous canouniès, sans mèmo dire garo,  
Faran brunji la poudro; apeijà, ver mejour,  
Sul mat ensabounat, al signal d'un tambour,  
De jeuïneis goujatous, luchan à la grimpado,  
Faran espoufidâ de rire l'assemblado.  
Pus tard, lous Chignagueis, davan lours majistrats,  
Lascharan un argat d'azeis deschabistrats,  
Men reitious, de ségur, que d'autreis, vilo troupo,  
Pennan quan lou Prougrès lour paupigno la croupo.

Fasès bien lous afas! Sans aygo avès troubat  
Lou mouyen d'alignâ daus batèous de coumbat.  
Dins un gourlou de gourg, anas, co'y pas de creyre,  
Ad'un coumbat naval fâ courre tout Sem-Peyre.  
Lou ser — ah! que de lums emblaujaran lous cèls! —

Si lou bourg se burlavo, anas quère *dans sels!!!*

Paris, Juliet 1879.





## Pierre lou Pichillou



Certen *trucatanlié*, que n'a ré dins la testo,

    Trouban Pierre lou Pichillo,

    End'un air sufisen l'arresto :

— Quan dourias, dijo-me, tu que sès ta gourlo,

E que, quistâlamen, toqueis pas à ma jarro,

    D'aveis, coumo yôu, taillo raro?

— Pas un rafe, respound l'autre, quèro eyberbit;

Sès nau coumo un piboul, gros coumo une futaillo,

    Mas, me dirias pas qu t'a dit

Qu'un pagèlo, aljourd'huey, lous homeis à lour taillo?



## A moun ami M...oun

(engourgat dins Mountignac)

Vesi be, moun paubre M...oun,  
Yôu vesi be qu'aurias besoun  
Que te tiressi de la fagno;  
Adren-lay-loun, sès enfangat,  
Dins la coumbo de Mountignac;  
Qu'ey pas lou païs de Cocagno!

Estabe, vas en Galminou,  
Ounte ey nascut lou blan minou  
Que hier al ser deschiquetâvi;  
Ni Jan, ni tu, ni lou Nenèt  
N'auviras pas, de Beynaguèt,  
Las santas que yôu vous pourtâvi.

Parey qu'en-lay, tout vay creban;  
Dempey B....., lou sacripan,  
Jusqu'à M....., l'engraïssô-gendre;  
Diou vous azude, mous amis!  
La misèro cour, péous chamis,  
Auro que jalo à peyras fendre.

Resto en-lay jusquinzo al printemp;  
E, si t'eynogeis trop, vey-t-en  
Loun daus badaus, que soun en vogo;  
Sâbi que tras lou gros veyssel,  
Jan, enquero, a de boun vi vieil :  
Co'y pas mauvais end'uno gogo!

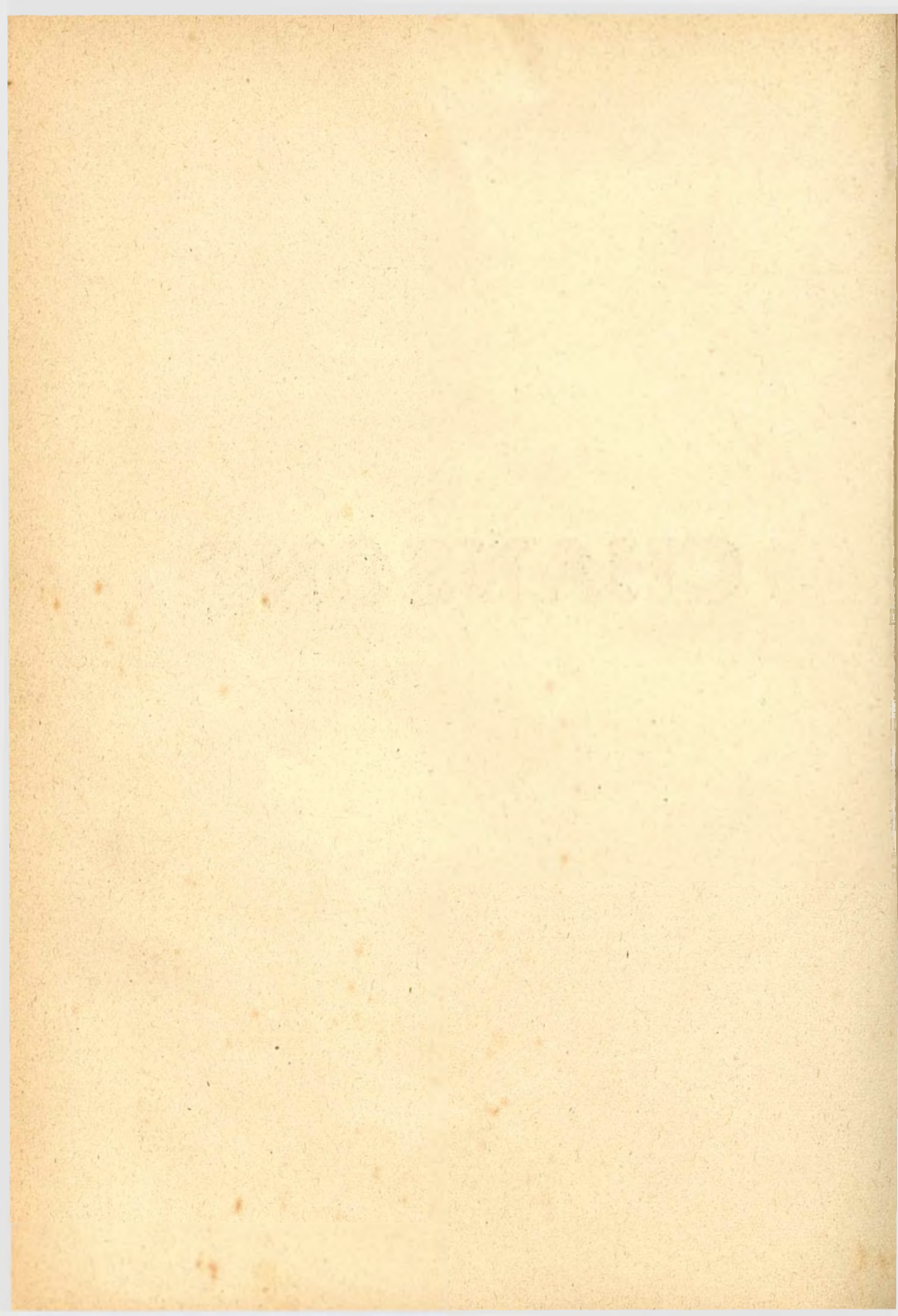






# CHANSONS





# La Vezero

(Musico de Pérodin)

Gouneyssen gayre la Vezero  
Lous que s'en van courre bien loun :  
Hurous ey lou que se lesero  
A sègre coustal ou valloun,  
Lou loun  
De la Vezero!...

Sem pus al temp ounte villo e village  
Appartenien à calque gran segnour :  
Oh! gracio à Diou, sem arribats à l'âge  
Oun tout Francey pod se dire majour!  
Si, calque cop, fils de la Boëtie,  
Nivoul d'hiver en amoun-nau s'estend,  
Nostre païs n'ey pas la Sibério,  
Lous roussignols tournaran al printemp!

Couneyssen gayre la Vezero, etc.

Si vous n'anas saus bords de la Vistulo,  
La troubareis pus larjo de segur;  
Mas dins quéous champs la libertat ey nullo,  
E lou progrès ey loun d'esse madur :



L'aiglo blan vol estorche sa chadeno,  
La gabio ey grando, e chal, per l'eybouliâ,  
Per l'eybouliâ chal prêne de la peno.....  
Del bec, de l'alo, aiglo chal travaillâ!

Couneyssen gayre la Vezero, etc.

Potûrias b'anas dins lou païs d'Horaço,  
S'y trourario plo sendaréous battus :  
Aqui la gen soun tous de nostro raço;  
Mas ounte soun lous pessats de Brutus?  
Y'a, tout al may, l'oumbro d'un peuple libre,  
Qu'aguèt lou tort d'esse un pauc trop tyran;  
Nostro Vezero ey be coumo lou Tibre,  
Mas si vèt roujo, aco n'ey pas de sang.....

Couneyssen gayre la Vezero, etc.

Uno légrémo à la jeuïno Americo :  
Aqui lou Nord se bourro en lou Mèjour.  
En Allemagno, en Espagno, en Belgico,  
Perque pourtâ nostre ped, vouyajour?  
Que nous douïrio la brumouse Anglaterro?  
Lou viel Noë, quand distribuèt la vid,  
De mauvès œul avisèt quelo terro.....  
Reyno de l'aygo, eyci bevem del vi.

Couneyssen gayre la Vezero, etc.

# LA MARGOUTILLO



AIR : Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.



Te torni vayre, ô tu qu'ay tant aymado,  
Nostras amours an finit y'a lountemp;  
Yôu nou sey pus qu'uno âmo deyrado,  
Sem dins l'hiver, adiou nostre printemp!  
Mê fay plaser de te veyre en famillo,  
Quéous meynajous te fan may d'un poutou;  
Ah! nou sès pus la bèlo Margoutillo, } *bis*  
Auro la gen t'appelen Margoutou! }

Tèneis deijà fillo maridadouyro,  
Semblo sa mayre à l'âge de quinze ans;  
A mous regrets un souveni se bouyro,  
Tal que mous piaus negreis à mous piaus blans;  
Me semble auvi ta frescho bouquetillo,  
Pel prumier cop, dire : T'aymi Jantou!  
Mas nou sès pus la bèlo Margoutillo } *bis*  
Auro la gen t'appelen Margoutou! }

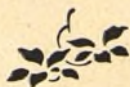
J'as be saùgut. Sans la Grando-Bretagno  
Paubre auzelou, me troubâvi sans niôu!  
Pus tard m'an vi per daus chamis d'Espagno  
Ounte jamay n'a passat lou boun Diou.



Mas que me fan Anglaterro e Castillo,  
D'aquéous païs n'ay pourtat qu'un bastou !  
Ah ! nou sès pus la bèlo Margoutillo, } *bis*  
Auro la gen t'appelen Margoutou ! }

D'esse tournat, de segur me trijavo ;  
L'un ey pla soul al païs estrangié !  
Eyci lou mal, qu'en-lay me rousicavo,  
Vay pauc per pauc deveni pus léougié ;  
De temps en temps anan bouyda rouquillo  
En fretissan lou croustou d'un pastou ;  
Ah ! nous sès pus la bèlo Margoutillo, } *bis*  
Auro la gen t'appelen Margoutou ! }

Jantou nou vol purâ mas que de joyo,  
Beléou la Mort se souvendro pus d'el !  
Tous sous matis seran d'or e de soyo ;  
Mas si fasio lou gran cornabudel,  
Jous un piboul, oun l'èdro s'entourtillo,  
Boutas, amis, soun darnié banastou,  
End'aquéous mouts : Aymèt la Margoutillo } *bis*  
Qu'auro la gen appelen Margoutou ! }



## LOU FAUCHAYRE



AIR des Baufs, de Pierre Dupont.



Ay qui ma peyro agusadouyro,  
Agusan moun dal eyberchat:  
Jamay cap de plaser se bouyro  
Al trabal oun m'an estachat:  
L'un me vey touto la journado,  
A bouno gorro de soulel,  
Toundre las herbas de la prado  
Yóu que n'ay pas un soul védel!

Si gayre may co duro  
La vito sero duro:  
N'ay que dets saus per jour, ma fé pensi que fal  
Calque pauc miel (*bis*) me servi de moun dal!

Al mati la Jano me boto  
Dins moun bissac del pa pinsou;  
E lous jours ounte fau riboto  
N'arrieben en cap de sazou.  
Si jamay *lou moussur* me porto  
A béoure un pauc de vi trouillat,  
Vol que la journado sio forto....  
Bevi.... mas nou j'ay pas voulat!

Si gayre may co duro, etc.



Huey, çou m'an dit, lou Peuple eycerbo,  
Lou champ de la Sociétat;  
Veyrem beléou, coumo aquelo herbo,  
Veyrem flûri la libertat.  
Lous blads seran per lous bladaye;  
Péous vigneysous seran lous grus,  
Car lou peuple ey tabé fauchayre  
E daillaro tous lous abus!

Si gayre may co duro, etc.

En attenden prèni pacinço,  
Trabaillan per moussu *Ventrard*!  
Mas dins moun cœur lou malhur sinço  
Ço que jamay pensèt un couard.  
Dounarey tout à ma patrio,  
Moun dal, ma peyro amay moun sang,  
La Republico aco'y la mïo  
Qu'après nostro Jano ayimi tant!!!

Si gayre may co duro,  
La vito sero duro :

Nay' que dets saus per jour, ma fè pensi que fal  
Calque pauc miel (*bis*) me servi de moun dal!



## MOUN PAÏS



Couro tournarey veyre  
Mous pras, mous coustalous,  
E lou riou de Sem-Peyre  
Tout rampli de gouyous ;  
E quéous champs de faugièro  
Oun la jeuïno bergièro  
En chantan sa veï-lero,  
Menavo sous moutous ?

Al printemp, quante l'albre  
Coumenço à bissounâ,  
Dins lous plays de vidalbre  
Un enten chantouynâ :  
Co'y lous roussignouleis,  
Que s'eynoujan souleis,  
Disen, en se douley,  
Que volen s'abinâ.

Qu'eymâvi la Vezero  
Del cousta del Bigord,  
Ounte l'un se lesero  
Plo counten de soun sort :  
Lou soulel, dins soun oundo  
Qu'ey per endreis prigoundo,  
Jietavo, en fan sa roundo,  
De las bardolas d'or !



La Seino ey plo superbo ;  
Mas, coumo eylo, n'a pas  
Tan de flours e tan d'herbo  
Sus sous bords nivelas ;  
Daus pradéous de Sem-Peyre  
Co'y plaser de la veyre,  
Claro coumo del veyre,  
Adrellen redoulà !

Ma mayre, quan partiri,  
Me dicèt : « Moun efant  
T'en vas doun ; mas espèri  
Te veyrem dins un an ;  
Sans tu, dins questo villo  
Nou serio pus tranquillo,  
La vito ey difficilo  
Loun de tu qu'aymi tan. »

Deijà la paubro mayre  
Veï l'annado fenî ;  
E yôu nou podi gayre  
Dins sous bras revenî :  
Co'y qu'eyci ma pensado,  
Pus léou qu'en ma countrado,  
End'uno escambalado,  
Pod toucà l'avenî !

Paris ! chal que me borne  
A nou pus tan t'aymâ ;  
Quan chaldro que m'entorne  
Me chaldro légremâ ;

Pertan moun œul se viro  
Devers ma tiro-liro,  
E veï ré qu'uno liro,  
Aus timbreis deyrâmâs!

La Muso ey b'uno drollo  
Que ser mal la besoun;  
Nou chal dins la courgnolo  
Un pauc may que daus souns :  
Ah! vito de pouëto!  
N'avey ré sus l'assièto,  
E béoure la piquêto  
Que toumbo de la foun!

N'importo! chal que reste  
Dins la grando cita.  
Quoique moun cœur s'areste  
Al païs qu'ey quitta,  
Eyci podi m'y playre,  
Mas chaldro be m'en trayre,  
Car nou me plâsi gayre  
Qu'ountey la libertat!

Paris, aqeste meïs de brial 1844.





## Lous Pans de Naz

CHANSOU DE JAN DAUS BOS



Que de vendegno, aquesto annado!  
Que de frucho! Que de froumen!  
A la festo de nostro aynado  
Bouydarem del jus d'eyssermen.  
La Libertat qu'ey ma patrouno  
Béouro tabé, mey chantaro :

L'aygo del broc  
N'ey pas ta bouno  
Coumo lou vi del barricot!

Disien, pertan, lous de la clico  
Que nous mestregèt trop lountemp,  
Disien que jous la Republico  
Jamay degun serio counten.  
Si fan la boudo, Jan pintouno  
Amay se pago un boun fricot :

L'aygo del broc  
N'ey pas ta bouno  
Coumo lou vi del barricot!

Lous Sarlagueis soun passats mestreis  
En fèt de coupo. Damandas  
A S....., candidat daus prestreis,  
Si lous électours soun bandats.  
Vous li tailleren uno gouno  
Qu'aqueste hiver l'escharlaro!

L'aygo del broc  
N'ey pas ta bouno  
Coumo lou vi del barricot!

Dins lou miral de la Vezero  
Ay vî, de mous œuls estounats,  
Coumo daus rams de canavero,  
Remudâ forço pans de naz.  
A ta santat, bendo fripouno,  
En lous amis, vau béoure un cop!

L'aygo del broc  
N'ey pas ta bouno  
Coumo lou vi del barricot!

14 Juliet 1880.





## AL ROUSSIGNOULET



De flours pel la pradaysse  
Y'a may d'un misquelet;  
Lou printemp vèt de naysse :  
Torno roussignoulet.

Dempey que las feuillas toumoaven  
Dins l'aygo lempido del riou,  
E que tous frayreis s'en anaven  
En-lay-loun quère un autre niou,  
La bèlo que moun cœur aymavo  
Nou se rand pus jous lou piboul;  
Co'ro ta vouas que l'appelavo,  
Auro, yóu li vèni tout soul!

De flours pel la pradaysse, etc.

Hela! qu'ès aco que la vito :  
Auro fay negre, apey soulel;  
E, de l'alo que huey l'abrito,  
Douma sero bien loun l'auzel!  
Antan, daus pourtrès tapissaven  
Moun âmo, alors calme sejour;  
Hujan, que moun malhur s'agravo,  
La mort lous a prey, per toujour!

De flours pel la pradaysse, etc.

L'ange de douço pouësio  
Me venio veyre, dins lou temp;  
Quan revoulavo à sa patrio  
Me deyssavo toujours counten;  
En yóu quante se souloumbravo  
Jou l'arbal ounte erey jucat,  
Me souveni que m'enseignavo  
A jugâ l'air qu'aviâ jugat.

De flours pel la pradeysse, etc.

Vène pausâ toun niou de moulso  
Sus la vimèno que verdi;  
L'hiver, quel paubre viel que poulso,  
A quittat borgnas e jardis;  
Vène, car lou zéphir dispenso  
A chasco flour un dous parfum :  
L'auzel que chanto l'espèrenço  
Jamay desplaguèt à degun !

De flours pel la pradaysse  
Y'a may d'un misquelet;  
Lou printemp vèt de naysse,  
Torno, roussignoulet.





# LOU LABOURAYRE

AIR : *C'est ton mirliton, etc.*



Yôu sey mas un labourayre,  
Trabailli ser e mati :  
Sey paubre coumo n'y a gayre  
Sey ped-nu, sey mal vesti.  
Lou blad que ma ma sameno,  
Per d'autreis lou culirey.  
Y'a plo deijà lountemp que treyni la chadeno } *bis*  
Co finiro doun jamay ?

Vous moustrario may d'un raysse  
Oun pouisso lou trifoulet;  
Moun trabal li fario naysse  
De qu'emplî moun oustalet;  
Mas lous qu'an touto la terro  
Souls volen levâ lou chay :  
Y'a plo deijà lountemp que sey dins la misèro } *bis*  
Co finiro doun jamay ?

S'estounen de nostro grigno,  
Lous que de tout soun sadouls;  
Paysans, vendegnan la vigno,  
Paysans, sejan lous rastouls;  
Nous, qu'appelen la canaïllo,  
De vioure auren nostre fay!  
Y'a plo deijà lountemp que couñjan sus la paillo } *bis*  
Co finiro doun jamay ?

Aymi nostro fenno Jano  
Que m'a fay dous meynajous;  
S'en van touto la semmano  
Péous champs gardà lous moutous;  
Lous boutario b'o l'escolo,  
Mas jamay nou jou pouyray;  
Y'a plo deijà lountemp qu'aco qui me desolo } *bis*  
Co finiro doun jamay?

Qu pago lou may de taillo?  
Co'y-t-el rentié et juzious?  
Mous fils soun pel la bataillo  
Mous biaux pel la prestacious;  
Resto mas uno parcèlo  
Del revengut qu'aven fay;  
Aus richeis y'a lountemp que fasan courbacèlo } *bis*  
Co finiro doun jamay?...





# NA-NAY, SOUM-SOUM!

## Berceuso

Musico de H. MALBEC



Na-nay, soum-soum,  
Sul sè moufle de ta mayre,  
Fay na-nay, que n'as besoun;  
Na-nay soum-soum  
Vay-qui l'ouro de te jayre  
Sul sè moufle de ta mayre;  
Cap de drole en per eyci  
N'auro de meillour couyssi.  
Na-nay, soum-soum,  
Fay na-nay que n'as besoun!

La ma, que de toun sort fay virâ las deybogeis,  
N'a mas engumelat lou fial d'un parel d'ans:  
Enquèro cap de roume a piounat tous peds blans,  
N'as vî que flours dins l'or, ounte, flurèto, frogeis.

Na-nay, soum-soum, etc...

Si voïs que de bounhur moun paubre cœur sabrounde,  
Si voïs randre la joyo à toun payre qu'ey viel,  
Angelou qu'as dayssat tous alirous al ciel,  
Sias lountemp sans gaüliâ dins la fagno del mounde.

Na-nay, soum-soum, etc.

Te moustrarey la vito à sas douas flechs, barado :  
Aquel gran sendarel coumenço al banastou.  
E quan la mort nous donno un horre e fred poutou,  
Vesen, de tras-lusido, une peyro carrado!

Na-nay, soum-soum, etc.

D'aquel gran sendarel veyras pas la limito  
Sans be fà calque cop l'armoïno à l'embiciou ;  
De n'en troubâ calqu'un, si avias l'occasiou,  
Deyfio-te de la gen que fan la *chato-mito*.

Na-nay, soum-soum, etc.

Nou sias pas nèci prou, d'ajudâ de l'espanlo  
Lou *renard* que vouldrio minjâ, soul, lous muscats ;  
(Toun payre sey troubat souven dins aquel cas) ;  
Per aco may que may, la vouldounta chabranlo.

Na-nay, soum-soum, etc.

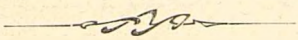
Mas vèsi tous perpils clucâ tous béous œuls d'ange ;  
Ma chansou porto soum, coumo lous lourds discours,  
D'aquéous tambours crébats que soun lous ouratours.  
Eous n'en bisquen ; per yôu sey pas lou pus à plange.

Na-nay, soum-soum, etc.





## LOU MÈIS DE MAY



*Al mèis de may  
Quitto ço que te play.*

Daysso un momen lou martel e l'estèvo,  
Bôto à proufit aqueste mèis de may;  
Y-a plo daus ans qu'as pas fach meyjou nèvo;  
Viel rey ped-nu, *quitto ço que te play!*  
Lous chambaliés, quan fach malo besougno,  
Per t'enjaulâ furbissen daus discours;  
Balajo me quelo fagno que bougno...  
Jantou, Jantou, sès rey per quinze jours!

Farem tout siau, que la mayre ey malaudo;  
Sem lous éfants de la Révoluciou,  
E voulem pùs que re de ça qu'embrando  
Taque sou froun toucat pel degt de Diou.  
Lo sabo rivo entremèjo l'escorço  
Daus arbreis verds emblanquejats de flours;  
La mayre vay beléou reprène forço!...  
Jantou, Jantou, sès rey per quinze jours!

Lou mèis de may, lou mèis de l'espèrenço,  
Seissanto cops ey tournat desempey  
Que trayéram lou bendel d'ignourenço,  
Que, sur tous œuls, lous siecleis avien mey,  
Lous parvenguts empeoutats sus lous nobleis.  
A tous despens, faran pus de las lours,  
Si, per voutâ, sabeis en qu t'accobleis...  
Jantou, Jantou, sès rey per quinze jours!

Vey lou que passo adrenlen, dins lo coumbo,  
Aquel argat de gens attalentats ;  
Tu, que *P'y vas comme un aze quan toumbo*,  
Dijo lour me leurs quatre véritats :  
Si voleis veyre uno chauzo prou raro,  
Fay lour dansâ la bourèyo daus ours :  
— Tu-tu-pan-pan! — Eous levanan la jarro...  
Jantou, Jantou, sès rey per quinze jours!

Aquel d'aqui sap fâ la chambo-routo,  
Lou saut de carpo e lou planto-perié;  
Aquel d'alay nous parlo d'uno routo,  
Route de fer — enquèro de papié.  
Van prène tous l'air lou mens desavègne;  
Proudigaran proumessas e discours,  
Jusqu'à la fi de toun gourlou de règne...  
Jantou, Jantou, sès rey per quinze jours!

Lou méis de may nous alando la porto  
D'un avéni pel bounhur vesitat;  
Sus soun drapel lo Franço, grando e forto,  
Veyro luzi lou mout de Libertat.  
De Libertat, quan lou pays a fome,  
Souldats del drech, vertadiés electours,  
N'aubludam pas que Jantou, lou paubre home  
Pourrio esse rey per may de quinze jours!

*Moutignac, premiè may 1869.*





## AUX ÉLECTEURS

AIR del Paquetou

La Republico ey lou règne que breço  
L'Humanita dempey may de milo ans;  
Avisas-la! pensas-vous que sio v.....  
A se dayssa tentâ per daus tyrans.  
Dempey siès mèis, may d'un traïte l'opproïmo,  
Jusqu'aux curés vouldrien la caressâ;  
Republicains, co n'ey pas uno boïno  
Sarran lous rengs, lous dayssan pas passâ!

Vous que toujours, dempey que sés sur terro,  
Paubreis éfants fasès daus patiraus,  
Quel aveni que nostre cœur espèro,  
L'aurey b'avan que sian en crante-nau.  
Mas vous chal pas dirijâ vers la routo  
Oun daus guzards vouldrien tan vous poussâ.  
Si lous seguès farey mas de la fouto,  
Sarran lous rengs, lous dayssan pas passâ!

N'escoutas pas de vouas enteressado :  
La Republico ey la mayre de tous;  
N'y a calques uns qu'aurien dins la pensado  
De nous menâ ta plo que daus moutous;  
Soun pas prou fis per nous toundre la lano,  
Sem assez forts per tous lous esquissas,  
Tampis per éous si nous cherchen chicano,  
Sarran lous rengs, lous dayssan pas passâ!

La coulour rouge ey la coulour aymado  
Que nostro mayre, à soun bounet boutèt,  
Quan, autreis cops, per lou peuple apelado,  
La Libertat en Franço paréguèt.

Ayman la dounc, sans nous occupâ gayre,  
Si daus moussurs, las favours van cessâ.  
Mas si vouldien tua nostro paubro mayre,  
Sarran lous rengs, lous dayssan pas passâ;

Vous que maniâ lou martel e la piocho,  
Devès sabeis que sem tous électours :  
Sias pas amis de l'home que s'embauchô  
Jous lou drapel daus aspirants segnours.  
La libertat n'ey pas uno filloto  
Que per degun se daysse estirgoussâ.  
Chal l'imitâ, voutan coumo eylo voto,  
Druban lous rengs, pel la dayssa passâ !

Napoléon, aquel noum nous énïouro,  
Ey retrouba dins *moussu soun nebou* :  
Franço, Franço, bienléou n'en sirias iouro,  
Alleuc d'uno aiglo, n'aurias mas un auchou !  
Paubre animal, el reybo la courouno ;  
Dijâ-me dounc, à qu vey s'adressâ ?  
Jous crèsis pas, pensi bé que couyouno,  
Sarran lous rengs, lou dayssan pas passâ !

*Paris, may 1848.*





# L'HIVER



La feuiilo d'albre e lou bri d'herbo  
An perdu lous verdas coulours;  
Lou soulèl, de sa grando gerbo,  
S'en vey secoudre l'or, aillours.  
L'Hiver ey-qui, mey la misèro,  
Printagneyrou repren toun vol :  
Ver lou païs de la lumièro } *bis*  
Torno-t-en viste roussignol. }

N'y a plo mey d'un de ta famillo  
Que restaro en gabio boutat;  
L'apasserou, l'auzel que pillo  
Près d'éous vay vioure en libertat.  
Torno-t-en viste lou ven buffo;  
Chal be vouley ço que Diou vol!  
Quitto lou païs de la truffo, } *bis*  
Torno-t-en viste roussignol. }

En-lay-loun, la gen auzelièro  
Nou cranz cedado ni fiala;  
N'y a ni valet, ni chambalièro,  
N'y a ni mounturou, ni vala.  
**L'auzel val l'auzel, l'home, l'home,**  
Pierre ey de la taillo de Paul;  
L'home, l'auzel, degun y'a fome, } *bis*  
Torno-t-en viste roussignol. }

Lous auzéous de mauvéso auguro,  
Sio chouïtas, graulas ou vautres,  
Seguen la leïs de la naturo,  
S'aymen entre éous, s'aymen toujours;  
N'espoutissen pas jous lour pauto  
Lou gamachou qu'ey dareyrol.  
Lou ciel embouchardo sa vauto, } *bis*  
Torno-t-en viste roussignol.





## Lou Sufrage Universel

*Air : Drin, Drin.*



Aurem del tourtel  
En lou sufrage, en lou sufrage,  
Aurem del tourtel  
En lou sufrage universel.

Quan de Paris nous venguèt un message,  
Nous annouñan que n'avian pus de Rey,  
Crederan tous : Aven doun lou sufrage ?  
Yo plo lountemp que nous voulïan l'avey !

Aurem del tourtel, etc.

Dempey quel temp, lous que n'an pas d'empoulo  
E tous lous qu'an la corno dins la ma,  
De pau de perdre an tous la char de poulo :  
Sem libreis, huey, jou seren-tel douma ?

Aurem del tourtel, etc.

Sem tous unis, voulon gardâ nostro armo :  
Garo ad'aquéous que vouldrien l'empougnâ !  
De cap de brut lou Peuple nou s'alarmo,  
Mort aux tyrans que van l'enchadenâ !

Aurem del tourtel, etc.

Que nous fay doun, que valeits de Russio,  
Nobleis e reis estalen lours furours?  
Sem aqui tous per sauva la patrio,  
Nostreis billeis valen quéous daus segnours.

Aurem del tourtel, etc.

Aurien vouldut dayssa dins l'ignourenço  
Nostreis efants qu'ayman, coumo éous, lous lours;  
Un bulletin val be may qu'un nou penso :  
Nous pod tournâ nostreis *estitutours*.

Aurem del tourtel, etc.

Aurien vouldut impausa notro vigno,  
Voulen pagâ lous dreits que soun degus;  
Mas si sabens segre la drêcho ligno,  
Veyren b'un jour impausâ lous escus.

Aurem del tourtel, etc.

Auro, lous *blans* an bel fâ e bel dire,  
Lou bulletin serviro de fusil.  
Lou mal el gran, poûrio deveni pire  
Si sabian pas bien maniâ quel util.

Aurem del tourtel, etc.





## MOUN FUSIL

AIR de l'Ecaillère



Per t'adoubà,  
Vau troubà  
Calque boun armurié de l'endre.  
Moun fusil, fal defendre  
La Libertat  
Qu'a tant coustat!

Quante eyboulèren la Bastillo,  
Quel tumbel de la libertat,  
Un citouyen de ma famillo  
T'avio toujours à soun coustat; (*bis*)  
Veyras be may la guerro,  
Veyras d'autreis assaus;  
E petaras b'enquero  
Coumo en-quatze-vingt-naù!

Per t'adoubà, etc.

Quante venguèt quatre-vingt-douge,  
Que pertout sounèt lou tocsen,  
Souldat couifat d'un bounet rouge,  
Moun aïeul ero al prumié reng. (*bis*)  
End'el à la frountièro  
Frètereis l'ennemi;  
L'y tournaras b'enquero,  
N'en sabeis lou chami.

Per t'adoubà, etc.

As segut l'ancien Bounaparto  
Que, quante n'avian pus lou saü,  
S'anàvo fà payà la carto  
Aus reys que d'el avien tant paü. (*bis*)

Tu sès uno relico,  
Tu qu'as vi, vieil canou,  
Lou soulel en Africo,  
La nevejo à Moscou!

Per t'adoubà, etc.

Durmias, quan das-a-huet-cent-trento  
Te tirèt de toun loun repau;  
Hujan tourserit ta destento  
En tiran saus municipaus. (*bis*)

Per fà pausà la chico  
Ad'aquel qu'ausario  
Supà la Republico  
Sès b'aqui per un cop!

Per t'adoubà, etc.





# LÉGENDES



## La Gleijo de Sem-Peyre



De la gleijo, qu'avio Sem-Peyre per patrou,  
Resto mas un tuquet, oun l'édro e l'aubéron  
Serven de roupo verdo à las peyras fendudas,  
Que touto uno tribu d'engraùzolas paurudas  
A preïs per se chabi sans cap de permissiou.  
Lou temp a respecta quel moudelou de quayreis  
Oun venen s'amarà lous 'batéous daüs peschayreis  
Que l'avisen toujours en grando dévouciou.

Perqué?... Sabès-doun pas, higounaus, que Sem-Peyre  
Quante, pel prumié cop, Jésus anèt lou veyre,  
Ero al bord de la mer, à levà soun tramal.  
Lous peschayreis, dempey, volen segre sa traço,  
Car saben qu'estan de lour raço,  
Sem-Peyre lour vol pas de mal.

Yóu, nou sey cap de bri, mensoungié de naturo.  
Vau vous racountà l'aventuro  
Arribado ad'un sacristen,  
Quante la Gleijo, auro eybouliado,  
Ero enquero bien capelado...  
Y a plo del temp d'aco, plo del temp... plo del temp!

Escoutas :

Un mati jous la vouïto embluyado,  
Lous ligots argentas lusissien gayre püs;



L'albo, tras l'horizoun éro enquero clucado,  
E l'un auvio tindà la cleucho deybranlado...  
Pertan, qu'éro pas l'Angelus !

— Y-a pauso que lou jal a chantat dins la jouco,  
Miano, n'auveis pas caquetà nostro clouco ?  
Me semblo que lou jour blanquejo al fenestrou ;  
Entendi campanà pel lo messo prumièro,  
Ay bel me vesti sans lumièro,  
Ay plo bel me preysà, me pressarey pas prou !

Ental, disio Ramoun, à sa fenno Miano,  
Ramoun, perlo daus sacristens ;  
(S'en troubèt de bous en tous temps  
E jamay s'en perdro la grano.)

— Vay, neci, çou faguèt la fenno en badaillan,  
Co n'ey pas lou bau-lin-bau-lan,  
De la grandò cleucho messèiro ;  
Sem mas à l'Angelus, Ramoun :  
A janouls, e fay ta prièro,  
Si senteis... d'en avey besoun !

Nostre home nou voulguèt ré creyre,  
E, sans fà lou mendre poutou  
A la paubro Mianetou,  
Devers la gleijo de Sem-Peyre  
Coureguèt aux grands quatre saus.  
Quan fuguèt arribat, troubèt la gleijo soulo ;  
Couchan-n'en, çou dicèt, d'alanda lous pourtaus.  
Mas pey.... (co li deguèt dounà la char de poulo  
E lou fà trimoulà treysso à la flèch daus piaus !

Ero en facio d'uno horro foulo  
D'escaletas ajanouliats;  
Un prestre éro à l'autar paupignan lou calici,  
Que d'ordinari sert al divin sacrifici .  
— Vène, çou li faguèt, d'esperenço sey las;  
Auro qu'ay l'ocasiou de tène ma proumesso,  
Vouldrias gró me serví la messo?  
— Farey-be, de segur, sey home del Boun-Diou,  
Respondèt Ramounet, qu'éro pus mort que viou.

Aleydoun, un gran luminari  
Plo fasch per emblaujâ lous œuls del sacristen,  
Li mounstrèt may d'un mort pléja dins soun suzari,  
Viel linçol peillandrou, deyramat pel lou temp.  
Lou prestre al tour del col, se boutèt uno estolo,  
E, virat vel l'autar : « *In nomine patris....*  
Marmouneguèt b'ental forço autreis mouts latis  
Que còmprendrien la gen que soun nats à l'escolo,  
Ou be lous cousiniés que soun nats à Paris.

Quan la messo fuguèt finido,  
Quittèt sa raubo beneysido;  
E nostre paubre sacristen  
Veguèt be que qu'éro un fantôme,  
Uno vouas li disio : « Brave home,  
« M'en vau nâ, Sem-Peyre m'atten! »  
« As paü de yóu, perque me crange?  
« Me van boutâ douas alas d'ange  
« A yóu que hier éri dannat.  
« Auro, à la fi de moun martyre,  
« Avant de partî te vau dire  
« Perque à la fi s'ey perdounnat :



« Tous lous prestreis menteurs lou diable lous escofio!  
« Y-a be quatre cents ans que d'aquesto parofio  
« Eri curé. Vey-qui qu'un malhurous pacan  
« M'éro vengut prejâ de li dire, en pagan,

Uno gourlo de messo

« Per soun payre enterrat, me souveni pas quan;  
« Tengueri be l'argent, mas noun pas ma proumesso;  
« Jamay cap de pechat resto sans puniciou.  
« Lou curé mort deguèt pagâ pel curé viou.

« Quatre siècleis e may sey vengut per attendre  
« Calque viven qu'aguès coumo tu, lou cœur tendre;  
« E que m'aydesse à fâ la divino ouraciou;  
« Sès vengut à perpau, me trijavo de veyre  
« Au-deley de la porto ounte vello Sem-Peyre. »

Aco dit, moun curé se changèt en nivoul.  
E tout aquel argat d'espestreis à janoul,  
Per si jayre dejous, sounleveren lour balmo....

E dins la gleijo bouydo e calmo  
Lou sacristen se troubèt soul!...



## Lou Chastel de Coumarco

M'èri perdu péous boys, fasio negre deijà,  
E nou sabio pas trop ounte pouïrio coujâ :  
En-lay, cap de fournel, en-lay, cap de fumado;  
E, dins mous sendaréous, degun de la countrado  
Que m'indique un oustal, ounte poudey loujâ !  
A la fi, supenden, à travers las fouillargeis,  
Veguèri, d'un chalel, blanquejà la clartat :  
M'en anèri d'aquel coustat.

Per daus termeis bien nauts, per daus vallouns bien  
[largeis,]  
Pangoussèri b'un pauc dins forço gaùliassous;  
Me fissèri plo prou péous randaus, péous bouyssous,  
Mas anfin arribat, troubèri minjà, béouré,  
E poudio, pel la nœut, tounâ, ventâ, may pléoure,  
Dins un paubre oustalet èri bien al cialat ;

Eri chas un ancien souldat,  
Vieillard houneste, autan que paubre,  
Que parayssio counten de poudey me reçaubre;  
Estabè, jaseran en fan forço chabrols,  
Avan de nous n'anas jayrè dins lous linçols;  
El, ni yôu, degun s'eynoujavo;  
E la prôvo : Deijà lou jal cacaracavo,  
Que la soum m'avias pas fach fâ de badaillhols.



Après m'avey countat may d'uno vieillo historio,  
Talo que lou léti que se chanjo en agnel  
E que se fay pourtà pel bergié d'un troupel,  
Ou bé que lo del Drach, qu'avès dins la memorio,  
Auvès la bravo historio  
Que me countèt lou viel :

— Moussu, çou me dicèt, aurias fach la remarco,  
Si n'aguès pas fach nœut, quan sès vengut eyci,  
D'un chastel appellat lou chastel de Coumarco.  
Disen, qu'aus revenants, quel chastel sert d'abri.  
La fillo d'un segneur, qu'autreis cops l'habitavo,  
Aymavo un chivalié digne de soun amour;  
De soun coustat tabe, lou chivalié l'aymavo;  
Quel galant, per malhur, plasio pas al segneur.  
Aleydoun, coumo fâ pel la fi se veyre?  
Mas l'amour ey jinious may qu'un poûrio jou creyre,  
E se sert de la nœut, quante n'a pas lou jour.  
Quan soun payre durmio, la gento doumeyzèlo,  
Piano-à-piano mountavo à la nauto tourèlo  
Qu'ey pincada al mitan d'aquel gran bastimen;  
Allumavo un flambel, qu'en-jay-loun alucâvo.  
Soun amoureux, que la gueytavo,  
El, éro aqui, dins un momen  
E lou poun de fer se bayssavo.

Mas cal home, eyci-bas, pod fixâ lou bounhur?...  
Un ser lou chivalié cresio plo, de segur,  
D'arribâ ver sa bèlo e tan jéouno...  
Mas soun chaval lou mènò à l'estang de la Béouno,  
E la Béouno engloutis l'home, may lou chaval!

. . . . .

Belcop de bravo gen, dempey quel ser fatal,  
An vis, quan rajo al ciel uno luno esparado,  
    Uno oundro à la tour del chastel  
    Secoudre un funèbre flambel;  
Un fantôme, à chaval, traverso la vallado,  
Vay toubà dins la gourgo e jièto uno badado,  
    Qu'empli tout lou valloun;  
Uno vouas que se plan, tristamen li respoun.....

Vous que m'avès aûvit, si voulès pas jou creyre,  
Al clar de luno, un ser, poudès bè j'anâ veyre!





# LOU COUJOU DEL ROUMIOU

(OU LOU CHIVALIÉ LOU DIABLE)



Mourdu pel temp e pel la rouillo,  
Jous lous rocs de l'Eschaleyrou,  
Oun van broustâ la chabro e l'ouillo,  
Lou viel chastel de la Firouillo  
Mostro soun negre pounchirou.

Mas, dins quel troz de niou que resto,  
N'y-a pus cap de noble vautour :  
— « Tu qu'as quinze ans e chambo lesto,  
« Passo, sans deyvirâ la testo,  
« Degun te gayto de la tour ! »

En lours fromageis blans, quan las Morivalésas,  
Sus la testo, al mati, pourtan lour panieierou,  
A la villo, s'en van, souletas, pel la gresas,  
Eylas n'an pus paü d'esse ou segudas ou présas  
Per calque féoudal layrou !

Pelerins e merchants, auro n'an pus à crange  
Lou chivalié Lou Diable, en traversan lou val.  
Diou que volt, qu'à la fi, lou mal en bé se change,  
En l'an quatre-vingt-nau moustrèt à soun archange  
La Firouillo de Morival.

Coumo la veritat la mensounjo s'eybruto :  
L'ifernal chivalié passo per esse mort;  
Mas un diable mort pas coumo uno bestio bruto,  
N'y-a que penden l'hiver auven jauliâ sa muto,  
E l'auven, el, sounâ del cor.

N'y-a que cresen que c'oy lou ven fouillet que buffo,  
Ou bé las gruas del Nord que van vers lou Méjour,  
Ou la locomotivo, end'uno vouas plo ruffo,  
Que, passan pel país oun se culî la truffo,  
Se play de li dire bounjour!

Que n'en pensas? Per yôu, sey gayre loun de creyre  
Que l'archange de Diou n'eyrenèt mas un pauc  
Lou diable; aguès degut l'espoutî coumo un veyre;  
Lous diableis, aljourd'heuy, se fan pus gayre veyre  
Noumas à la gen que n'an paü.

Aquel de Morival, per nâ fâ sas tournadas,  
Chauzis toujours las nœuts sans luno e sans ligots;  
Lou viel chabrié Girou, que porto un fay d'annadas,  
Dit que, tout en touchan sas bestias tétinadas,  
L'a troubat may de quatre cops.

Se change à voulountat. L'auvirias que besèlo  
Coumo un paubre agnèlou que chas-si trobo pas.  
Malhur à qu lou seg! Bergièro ou doumeyzèlo  
Trobo, de soun hounour, à dire uno parçelo,  
Quante s'entorno sus sous pas!

C'oy Girou que jou dit; e Girou s'eymagino  
Que c'oy lou Chivalié que buffan saus vignaus,  
Enlèvo à l'eymayen sa grappo purpurino,  
Que donno al blâ la rouillo, aus vedéous la mouyrino,  
Amay la gourmèlo aus chavaus.



Co pôurio b'esse vray ! Vôli vous n'en dire uno,  
Que creyreis si n'avès pas l'esprit de bingoy.  
Escoutas m'un momen, e saureis ço que co'y :  
Ey questiou d'un roumiou qu'avio pas fasch fourtuno;  
Vouyajavo en so fillo, alerto, joïno, bruno;  
E vey-qui qu'uno nœut se perderen pel boy.

« Payre, lous sendaréous per eyci soun pauc largeis;  
« Lou gran chalel de Diou, clucat tras las nivoul,  
« Nous guido cap de bri, demey tan de fouillargeis;  
« Si poudions nâ pus loun, troubarian calquas bargeis;  
« Mas, qu sab paubre payre, ounté soun lous rastouls?  
« Sès alacat, e yôu de fatiguo m'ajaci;  
« Boutan nous jous un roc, e fasan nous un jaci  
« Prou mouflé per poudey, jusqu'al jour, nous pausâ. »  
Lou viel li respoundèt : « Anan eyci passâ  
Questo bouchardo nœut; e si voïs, ma droulichô,  
Ensemble minjaren calqueis taillous de micho :  
Co nous faro ôubludâ la fome, amay lou temp.

Coumo parlavo ental, end'un vol incertem,  
Forço auzéous tenebrous foulastraven dins l'oumbro :  
Lous tays, qu'éren surtis de lour clusaïllo soumbro,  
Mesclaven lour raunado al ginglâmen que fay  
Entendre lou renard, aquel vesi del tay.

La drollo se tenio, près del viel, rancougnado;  
Un eyliausi, segut d'uno grandô tounado,  
A sous œuls espantis moustret, co fay fremî,  
Qu'eylo e soun paubre payre éren sul bord d'un gouffre.

— Sem dins l'Eschaleyrou ! çou faguèt lou roumiou,  
En sarran, dins sous bras, la drollo que tramblavo.  
Si nous resto un péchat, quélo esprovo nous lavo;  
Co'y Diou que j'a voulgut, chal prejà lou boun Diou !

*me curio jours lous roes la vergier jumi,  
à l'air ère tout plé d'une vapour de suiffe*

E, miel que jou farien ni mounjo, ni vicari,  
Se boutèren, tous dous, à dire lour rousari.

Mas demenentre que lous grus  
Del *Pater* à l'*Ave* passaven,  
A travers lous jarris fourrus,  
De palas clartats se glissaven.  
Bien léou la luno pareguèt,  
E, sabès-vous ço que venguèt  
Daus roumious, troublà la priéro?

Un gran chaval, dins l'esclarzièro,  
Per un gran cavalié mountat,  
S'aviajavo de lour cousta,  
Fasan flissounâ sa crinièro!  
Lou jayan, jucat sul chaval,  
Badavo end'uno vouas, qu'auvit tout Morival :  
« Senti car frescho e batejado,  
Aï!

Quante serio miel estujado  
La troubaray! »

Cresès-vous que la drollo e soun payre froujaven?  
Lou chaval avançavo, avançavo toujour;  
Mas, quan fuguèt jostro éous, faguèt dous ou treis tours :  
Sentio qu'aquelo gen prejaven!....

Lou chivalié Lou Diable (aco'ro el, lou penlan!)  
Per lous veyre éro bien à lan :  
— Quès-aco? — Nous vesès pèlérin, pèlérino,  
Per vous servî, segnour, venen de Fompeyrino,  
Respoundèt lou roumiou, que trimoulavo un pauc.  
— Respoundès coumo chal; semblorio qu'avès paü,



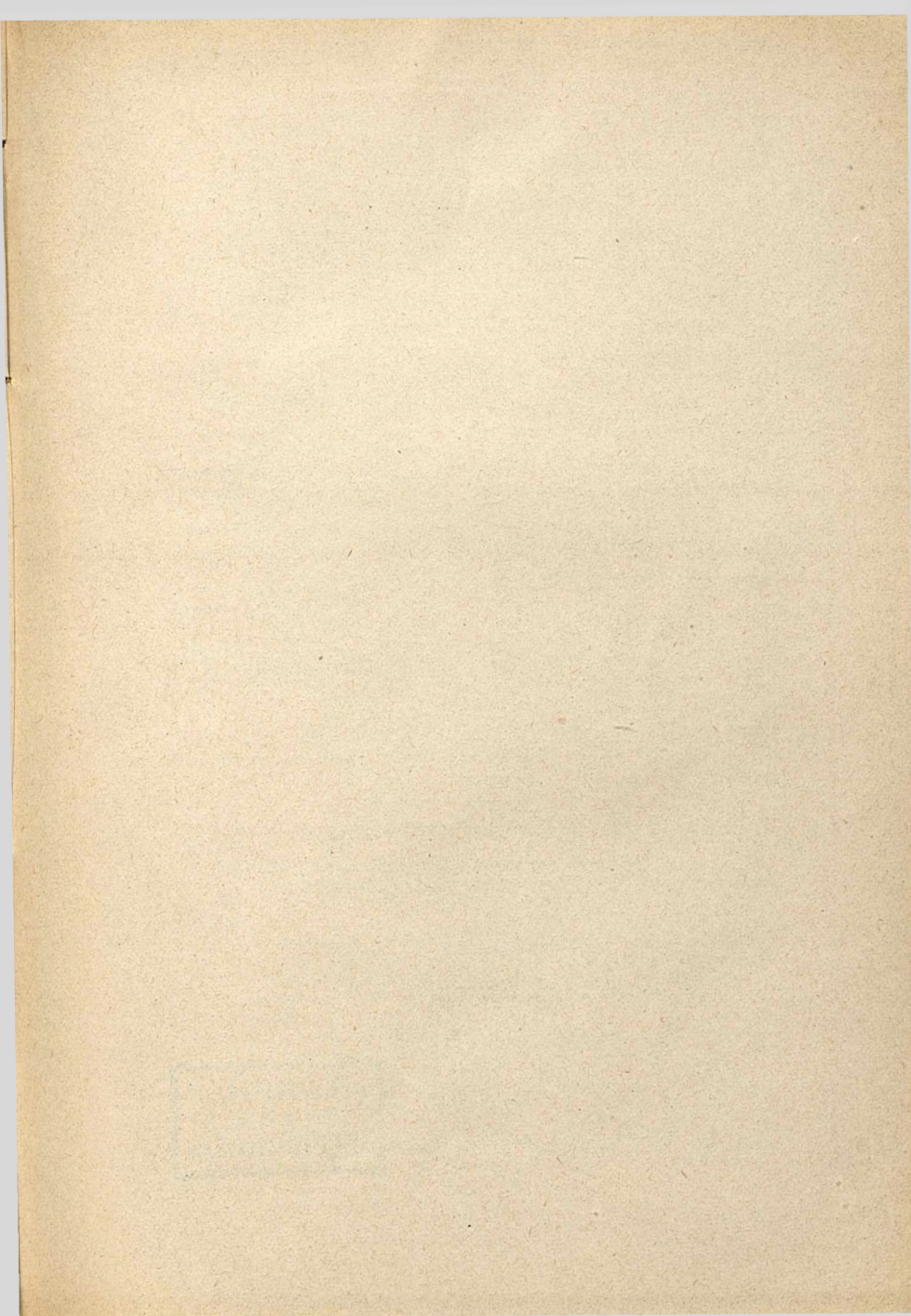
Se veïs bé, paubre viel, que me couneysès gayre;  
D'uno fillo qu'ey bravo, un respéto lou payre.  
Ounte anas, e qu'avès dedins vostre bissac ?  
— Segnour, ma fillo e yóu tournavan à Meyssac,  
E pourtan dous coujous pleïs d'aygo beneizido.  
Nous n'anirens taléou que l'albo sera eyzido;  
— Filareis bé tout soul, vostro fillo me play,  
Çou faguèt lou demoun, en remudan lou chay;  
Apey, boutan sul viel, sa grando ma crouchudo,  
L'agarrèt pel l'espanlo e lou lancèt bien loun....

Adrenlen, jous lous rocs, un auvit *ba-da-boun* !

Toujour, de nostre sort, co'y Diou soul que decido...  
Quan veguèt, dins lous flots, aquel home nadà,  
Lou Diable, en vrai dannat, se boutèt à credâ :  
— Remercio toun coujou, plé d'aygo béneyzido!...

La filleto aleydoun, empougnan soun coujou,  
S'en servit coumo d'esparsou;  
E, sans li damandâ, ni quan val, ni quan costo,  
Lou chivalié, may lou chaval,  
Gagneren vistamen, en davalan la costo,  
La Firouillo de Morival.







## APPENDICE

### FAISANT SUITE A LA " COMTESSE DE MONTIGNAC "

PARUE EN 1872

**Note 1.** — Quelques écrivains donnent à notre héroïne le titre de vicomtesse. Nous nous garderons bien de leur prouver que le seigneur de Montignac, au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, était bel et bien un comte, de la vieille maison Talleyrand, connu sous le nom d'Archambaud. Ce serait vouloir faire preuve d'une érudition qui nous manque.

Notre ville natale porte le nom de Montignac-le-Comte, probablement parce que le château, dont elle relevait jadis, appartenait à un comte.

Cet argument, pour n'être pas concluant, n'en est pas moins significatif. Cela nous suffit.

Nous avons essayé de peindre les mœurs du moyen âge dans un dialecte qui descend en ligne directe du roman méridional, parlé aux anciennes cours d'Aquitaine, et notre modeste travail n'a aucune prétention historique.

**Note 2.** — Maëns, fille du vicomte de Turenne, naquit au château de ce nom, dans le Bas-Limousin.

**Note 3.** — Allusion à la *poule au pot* promise et jamais donnée par Henri IV.

Ce paillard, qu'on surnomma le *père du peuple*, apparemment à cause des nombreux bâtards qu'il avait semés aux quatre coins de son royaume, fit décapiter le maréchal Gontaut de Biron, notre compatriote.

Le grand capitaine périgourdin fut pourtant moins coupable que cet autre maréchal, à qui la République chauve et rhumatisante de 1872 fournit un splendide logement, dans l'avenue de Picardie.

La vaillante épée de Biron avait été l'instrument principal de la gloire du Béarnais.

Aussi, loin de ratifier l'arrêt précipité du parlement, l'opinion se montra-t-elle très-hostile; à ce point que les bourreaux jugèrent prudent de perpétrer leur œuvre de sang dans une cour de la Bastille. Une chanson patoise chantée dans nos contrées, et répandue à profusion dans tout le Midi, faillit mettre en péril la puissance de l'ingrat et hypocrite Bourbon : preuve évidente que nos pères ne méprisaient point la langue du berceau, comme affectent de le faire nos modernes mirriflores.

« Un tournel ».

**Note 4.** — Ce mot n'est certes plus usité dans le patois des bords de la Vézère. Pourtant nous n'avons point cru faire de néologisme en l'employant.

La chose ayant disparu, le mot a dû, par conséquent, se perdre. Mais personne, croyons-nous, ne nous blâmera de l'avoir ressuscité :

Le mot français tournoi se traduit :

En Espagnol, par *torneo*, pluriel, *torneos*.

Roman, *torney*, pluriel, *torneys*.

Valencien et Majorquin, *tornel*, pluriel, *tornels*.

Patois Sarladais, *tournel*, pluriel, *tournéous*.

Comment un simple démoc-soc, comme ils disaient à la rue de Poitiers, a-t-il pu connaître, sans l'étudier, l'idiome de Valence et de Palma, qui a un air de parenté très accusé avec la langue romane? Demandez aux affreux bandits de Décembre, qui nous ont fait faire les voyages de désagrément, que les nouveaux confesseurs de la foi républicaine sont en train d'opérer aujourd'hui.

Nous avons été très-surpris, en débarquant à Palma de Majorque, d'entendre parler un langage que les paysans de notre pays comprendraient assurément beaucoup mieux que le français.

La classe agricole et ouvrière de l'île connaît à peine le castillan. Aussi nous sommes-nous régala de patois; le périgourdin était compris du majorquin, et réciproquement.

Nous aurions pu, à la rigueur, prendre ces braves insulaires pour des compatriotes, n'eût été leur pantalon phénoménal, lequel ne diffère guère de ceux portés par nos bretons bretonnants.

---

**Note 5.** — Le comte de Toulouse, le duc de Bretagne et le roi d'Aragon, disputèrent longtemps au troubadour d'Hautefort l'amour de la belle Maëns.

(Manuscrits de la bibliothèque nationale, n° 2701).

---

« Las truchas del Coly ».

**Note 6.** — Le Coly, charmant petit ruisseau sillonnant les riantes prairies de la vallée sud-est de Condat, prend sa source au hameau de La Doux, commune de St-Amand, canton de Montignac-le-Comte, arrondissement de Sarlat.

Aujourd'hui, les truites du Coly, très-estimées des gourmets sarladais, sont accessibles au commun des martyrs; tandis que, au moyen âge, truites et ruisseau étaient la propriété exclusive des moines de l'abbaye de Saint-Amand.

Le clergé et la noblesse ne se sont jamais, que nous sachions, jeté la pierre : on doit donc trouver très-simple et très-vraisemblable que ces délicieux poissons (*les truites*) aient figuré au festin d'Archambaud.

Ce nom de La Doux, que le ruisseau conserve jusqu'au village de Coly, où il prend ce dernier nom, nous remet en mémoire une observation philologique, qui doit naturellement trouver ici sa place :



Selon M. Dessalles, notre savant et laborieux compatriote, *le mol Doltz signifie source; on devrait écrire et prononcer La Doulz et non La Doux, comme on le fait mal à propos.*

*La ville du Bugue est baignée à sa base par un ruisseau limpide et abondant, qu'on appelle La Doux (1). Le village de La Douze, dans l'arrondissement de Périgueux, tire aussi son nom d'une source : Doltz.*

~~~~~  
Moun bel ami, quan voï me veseis pas...

**Note 7.** — La dame Tibors de Montausier, jeune et jolie baronne de la Saintonge, était une troubadouresse peu ordinaire. Ce dernier vers n'est que la traduction presque littérale d'une *canço*, qu'elle adressait à son bien-aimé.

Comme preuve, nous citerons les deux vers suivants :

*Bel doltz amics qu'en soven no us vezes,  
Ni anc no fo sasos que m'en pentlis...*

Beau doux ami, qui souvent ne me voyez,  
Jamais ne fut saison *que (je)* n'en aie souffert.

Nous ignorons le nom de l'heureux mortel qui avait pu gagner ses bonnes grâces; mais nous ne serions pas éloigné de croire que ce fut Hugo de Labachellerie. Ce troubadour dit qu'elle « était dame de grand mérite, pleine de franchise et de courtoisie, *trouvant* bien et savante es-lois d'amour.

Aussi la prit-elle souvent pour juge de ses tensons, sortes de dialogues rimés roulant sur des futilités, dont la galanterie de l'époque faisait des matières fort sérieuses.

La jeune vicomtesse de Comborn n'était guère moins habile à trouver des vers... et des amants.

~~~~~  
*Que me faguès deyvîa del chami de l'honneur,*

**Note 8.** — Il est certain que le libre échange n'est pas une trouvaille moderne et démocratique, puisque les honnêtes gens, les amis de la famille, le pratiquaient en grand au moyen âge.

Tel baron, qui s'enamourait de la femme du comte ou baron son voisin, ne trouvait pas mauvais que ce dernier se donnât corps et âme à la sienne.

Les nobles châtelaines se seraient cru déshonorées si elles n'avaient pas eu au moins un bel ami à consoler. Ce n'était pas pour rien du reste qu'on nommait ces êtres privilégiés des chevaliers servants.

Nous aurions pu inventer un tenson, dans lequel plusieurs troubadours auraient donné tour à tour leur avis sur une question frivole, comme c'était l'usage dans les tournois des <sup>xii<sup>e</sup></sup> et <sup>xiii<sup>e</sup></sup> siècles.

Nous avons préféré, pour mieux garder la couleur du temps, et reproduire plus fidèlement le caractère de Bertrand de Born, lui faire dire des vers qui, en quelque sorte, lui appartiennent.

Nous citons le texte roman par nous imité dans la première strophe. Les deux dernières strophes sont également un reflet des sirventes du troubadour périgourdin :

« Una domna qu'es fresq'e fina,  
« Cuenda e guaie e mesquina,  
« Pel saur ab color de robina,  
« Blanca pel cors com flor d'espina,  
« Sai ieu ab un entendedor;  
« Per que me son lauzars sabor,  
« E vol mais paubre vavassor  
« Que comte ni due gualidor  
« Que la menes à dezonor. »

(Bertrand de Born, manuscrits de l'Arsenal, M. D.)

En tâchant de remettre en lumière la figure un peu trop oubliée du belliqueux troubadour périgourdin, nous avons cru accomplir un devoir filial.

N'est-ce pas lui qui contribua le plus à secouer la suzeraineté des rois anglais et assurer l'indépendance de nos pères ?

Ce patriote avait pour le roi de France le sentiment d'aversion que les vrais patriotes français éprouvent aujourd'hui pour Guillaume, Bismarck et tout ce qui sent le lifrelofre.

A ce titre, inclinons-nous et saluons sa mémoire.

---

Nous tenons à dire, en terminant, aux nombreux Babous qui voudraient proscrire le néo-roman et ses mille dialectes parlés par des millions d'hommes : Si les hommes du midi aiment à parler patois, n'ont-ils pas toujours agi en français à l'heure des grandes revanches ?

Nous sommes entièrement convaincu que la propagation du français, l'unité nationale du langage, n'ont rien à perdre dans le maintien des idiomes méridionaux. Caïn devrait donc laisser Abel en paix.

Tandis que les pays qui nous avoisinent, le Limousin, le Poitou, la Gascogne, le Languedoc et surtout la Provence, protestent par une foule d'écrits en vers et en prose contre la funèbre prédiction des Cassandres littéraires, nous voyons avec regret le Périgord rester étranger à ce grand mouvement, qui a pour but, nous ne dirons pas la résurrection, mais la conservation du patois (*patria lingua*).

N'en déplaise à nos amis, nous voilà passé *conservateur*. Puisse notre tentative réveiller la muse de notre vieil ami Magne, qui n'habite pas Trélissac, mais les hauteurs démocratiques de Beaumont.

Quant à M. Thévenard, on assure qu'il chante encore, mais qu'il ne veut pour confidentes que les âpres rochers de Domme. Aurait-il vu l'ombre du sénéchal, ce fameux devancier des préfets à poigne, qui défendait aux Dommois de chanter ? Pour éloigner cette ombre funeste il est un moyen bien simple, que nous indiquerons pour rien à notre ami : il n'a qu'à évoquer Elias Cayrels, Aymeri et Rousset, trois ombres lumineuses !... Aujourd'hui, ceci n'a plus peur de cela ; les rayons font la nique aux ténèbres.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

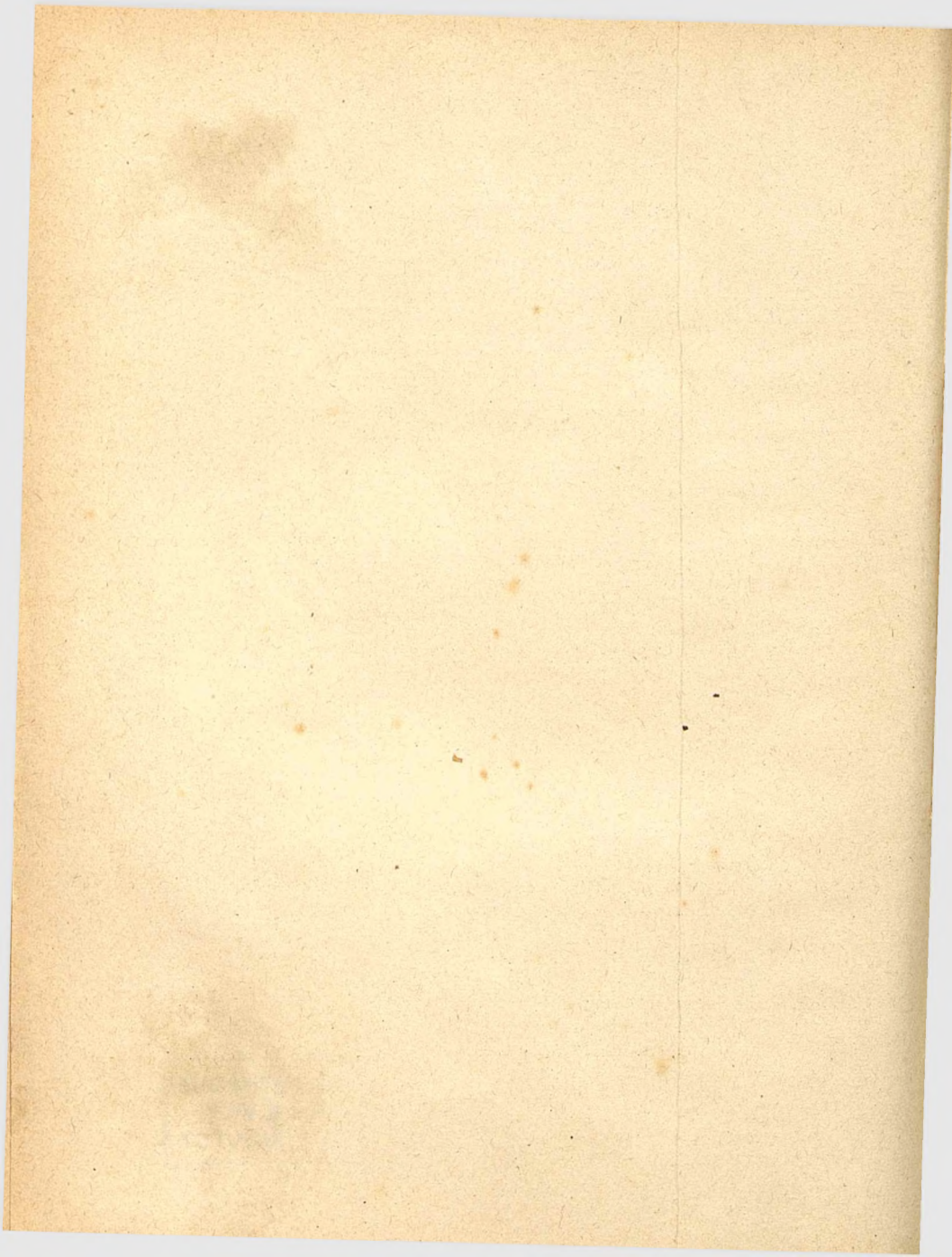


## TABLE DES MATIÈRES

---

JULES CLÉDAT (NOTICE) . . . . .	v
AVIS ESSENTIEL . . . . .	
La Countesso de Mountignac . . . . .	5
Après Vendegnas . . . . .	17
L'Arzémo . . . . .	18
L'Auzélou . . . . .	21
Py-lou-Fol . . . . .	22
A Moussu L. J. . . . .	25
L'Abeillo-Mayre. . . . .	26
José Yparaguire. . . . .	27
Lou Pout . . . . .	32
Aux Candidats Bounapartistas . . . . .	33
Mestre Jacque . . . . .	34
Lou Grel e la Chijalo . . . . .	35
La Voto de Sem-Pey . . . . .	37
Pierre lou Pichillou . . . . .	39
A moun ami M...oun. . . . .	40
La Vezero. . . . .	45
La Margoutillo . . . . .	47
Lou Fauchayre. . . . .	49
Moun Païs . . . . .	51
Lous Pans de naz . . . . .	54
Al Roussignoulet . . . . .	56
Lou Labourayre . . . . .	58
Na-nay-soum-soum. . . . .	60
Lou Méis de May . . . . .	62
Aux Electours . . . . .	64
L'Hiver . . . . .	66
Lou Sufrage universel. . . . .	68
Moun Fusil . . . . .	70
La Gleijo de Sem-Peyre . . . . .	75
Lou Chastel de Coumarco . . . . .	79
Lou Coujou del Roumiou. . . . .	82

BIBLIOTHÈQUE  
 DE LA VILLE  
 DE PÉRIGUEUX





## ERRATA

*Lire page 84, à la 26<sup>e</sup> ligne :*

A sous œuls espantis moustrèt, co fay frémî,  
Qu'eylo e soun paubre payre éren sul bord d'un goufre.  
Un auvio, jous lous rocs, la Vezero jumî,  
E l'air èro tout plé d'uno vapour de soufre....

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX



*Chas lou merchan quel libre costo  
Que trento sòus; mas pel la posto  
Ad aquel prix l'aureis jamay  
Qu'en ajòutan cing sòus de may!*



**EN VENTE :**

chez

**M. G. LALUE, Horloger**



**et à l'Imprimerie**



**de la Vézère**



**Montignac**

